

**SUPREME COURT
OF CANADA**

**COUR SUPRÊME
DU CANADA**

**BULLETIN OF
PROCEEDINGS**

**BULLETIN DES
PROCÉDURES**

This Bulletin is published at the direction of the Registrar and is for general information only. It is not to be used as evidence of its content, which, if required, should be proved by Certificate of the Registrar under the Seal of the Court. While every effort is made to ensure accuracy, no responsibility is assumed for errors or omissions.

Ce Bulletin, publié sous l'autorité du registraire, ne vise qu'à fournir des renseignements d'ordre général. Il ne peut servir de preuve de son contenu. Celle-ci s'établit par un certificat du registraire donné sous le sceau de la Cour. Rien n'est négligé pour assurer l'exactitude du contenu, mais la Cour décline toute responsabilité pour les erreurs ou omissions.

Subscriptions may be had at \$200 per year, payable in advance, in accordance with the Court tariff. During Court sessions it is usually issued weekly.

Le prix de l'abonnement, fixé dans le tarif de la Cour, est de 200 \$ l'an, payable d'avance. Le Bulletin paraît en principe toutes les semaines pendant les sessions de la Cour.

The Bulletin, being a factual report of recorded proceedings, is produced in the language of record. Where a judgment has been rendered, requests for copies should be made to the Registrar, with a remittance of \$10 for each set of reasons. All remittances should be made payable to the Receiver General for Canada.

Le Bulletin rassemble les procédures devant la Cour dans la langue du dossier. Quand un arrêt est rendu, on peut se procurer les motifs de jugement en adressant sa demande au registraire, accompagnée de 10 \$ par exemplaire. Le paiement doit être fait à l'ordre du Receveur général du Canada.

April 25, 1997

740 - 808

le 25 avril 1997

CONTENTS**TABLE DES MATIÈRES**

Applications for leave to appeal filed	740	Demandes d'autorisation d'appel déposées
Applications for leave submitted to Court since last issue	741 - 749	Demandes soumises à la Cour depuis la dernière parution
Oral hearing ordered	-	Audience ordonnée
Oral hearing on applications for leave	-	Audience sur les demandes d'autorisation
Judgments on applications for leave	750 - 760	Jugements rendus sur les demandes d'autorisation
Motions	761 - 766	Requêtes
Notices of appeal filed since last issue	-	Avis d'appel déposés depuis la dernière parution
Notices of intervention filed since last issue	767	Avis d'intervention déposés depuis la dernière parution
Notices of discontinuance filed since last issue	-	Avis de désistement déposés depuis la dernière parution
Appeals heard since last issue and disposition	768 - 770	Appels entendus depuis la dernière parution et résultat
Pronouncements of appeals reserved	771 - 772	Jugements rendus sur les appels en délibéré
Headnotes of recent judgments	773 - 799	Sommaires des arrêts récents
Weekly agenda	800	Ordre du jour de la semaine
Summaries of the cases	801 - 806	Résumés des affaires
Cumulative Index - Leave	-	Index cumulatif - Autorisations
Cumulative Index - Appeals	-	Index cumulatif - Appels
Appeals inscribed - Session beginning	-	Appels inscrits - Session commençant le
Notices to the Profession and Press Release	-	Avis aux avocats et communiqué de presse
Deadlines: Motions before the Court	807	Délais: Requêtes devant la Cour
Deadlines: Appeals	808	Délais: Appels
Judgments reported in S.C.R.	-	Jugements publiés au R.C.S.

**APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL FILED**

Barbara L. Barron et al.

Barbara L. Barron and Hubert J. Barron

v. (25947)

**Her Majesty The Queen (Minister of National
Revenue) (F.C.A.)**

William Mah
Dept. of Justice

FILING DATE 4.4.1997

Steward Genge et al.

John R. Sinnott, Q.C.
Lewis, Sinnott, Shortall

v. (25948)

Lionel Barrett Parrill (Nfld.)

Lois Skanes
Williams, Roebothan, McKay & Marshall

FILING DATE 14.4.1997

**John Susin, carrying on business as Aarvi
Construction Co.**

John Susin

v. (25949)

John T. Morin et al. (Ont.)

Sandra Secord
Farano Green

FILING DATE 16.4.1997

Marie Alexander

William E. Donegan
Greenspan & Donegan

v. (25950)

Emile Habib (Ont.)

J. Alan Aucoin
Blake, Cassels & Graydon

FILING DATE 15.4.1997

**DEMANDES D'AUTORISATION
D'APPEL DÉPOSÉES**

Henriette Varin-Almeida et al.

Louis Poirier
Rioux & Poirier

c. (25945)

Rolande Blackburn-Moreault et al. (Qué.)

Suzanne Côté
Stikeman, Elliott

DATE DE PRODUCTION 10.4.1997

Merck & Co. Inc. et al.

J. Nelson Landry
Ogilvy, Renault

v. (25812)

**The Minister of National Health and Welfare et
al. (F.C.A.)**

F.B. Woyiwada
Dept. of Justice

FILING DATE 11.4.1997

Le sous-ministre du Revenu du Québec

Éric Dufour
Veillette & Assoc.

c. (25798)

Roger Laplante et al. (Qué.)

Paul Boyer
Mannella & Assoc.

DATE DE PRODUCTION 17.4.1997

Wayne Allen Cameron

Jim O'Neil

v. (25774)

Her Majesty The Queen (N.S.)

Kenneth W.F. Fiske, Q.C.

FILING DATE 17.4.1997

**APPLICATIONS FOR LEAVE
SUBMITTED TO COURT SINCE LAST
ISSUE**

**DEMANDES SOUMISES À LA COUR
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION**

APRIL 18, 1997 / LE 18 AVRIL 1997

**CORAM: Chief Justice Lamer and Cory and McLachlin JJ. /
Le juge en chef Lamer et les juges Cory et McLachlin**

Neil Van Boeyen

v. (25418)

Her Majesty The Queen (Crim.)(B.C.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Sentencing - Dangerous offender declaration - Whether remands to forensic institute, were beyond sentencing judge's jurisdiction as defined by s.756 of the *Criminal Code of Canada* - Whether defence counsel revoked consent for further psychological and psychiatric observation on November 27, 1989 - Whether there was continuing consent - Whether Court of Appeal erred in law where it found that the provisions of s.756 C.C.C. that allow for such observational remand orders are permissive and not mandatory - Must offender be personally served by the Crown with the notice of application under s.754(b)? - Whether consent of the Attorney General to an application under Part XXIV of the Criminal Code of Canada is inapplicable to the Applicant because the dangerous offender provisions in force at the time of the alleged contraventions were not in Part XXIV of the Criminal Code of Canada.

PROCEDURAL HISTORY

October 27, 1989 Supreme Court of British Columbia (Rowan Co. Ct. J.)	Convictions: sexual assault; sexual assault with a weapon and kidnapping
May 4, 1990 Supreme Court of British Columbia (Rowan Co.Ct. J.)	Applicant declared to be dangerous offender and sentenced to indefinite incarceration
August 10, 1993 Court of Appeal for British Columbia (McEachern C.J., Hutcheon and Goldie JJ.A.)	Appeal against conviction dismissed
May 9, 1996 Court of Appeal for British Columbia (Hinds, Finch and Williams JJ.A.)	Appeal from sentence dismissed
December 18, 1996 Supreme Court of Canada (Iacobucci J.)	Applicant granted extension of time to file leave application to February 28, 1997
February 26, 1997 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Chan Chui-Mei

c. (25761)

La Directrice de la Maison Tanguay

et

**M. le juge Joël L. Guberman, J.C.Q.
siégeant à titre de juge de la Cour provinciale en vertu
de l'article 10 de la Loi sur les criminels fugitifs,
L.R.C. (1985) ch. F-32**

et

Le Procureur général du Canada (Crim.)(Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit criminel - Contrôle judiciaire - Renvoi - Requête en *habeas corpus* en vertu de l'article 16 de la *Loi sur les criminels fugitifs*, L.R.C. (1985) ch. F-32 - Différences entre les lois applicables à Hong Kong et au Canada - Crainte de traitement incompatible avec les normes constitutionnelles canadiennes - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en concluant que la Cour supérieure a eu raison de refuser d'ordonner la divulgation des déclarations extrajudiciaires de tous les témoins des événements survenus à Hong Kong et ayant conduit à l'inculpation de la demanderesse? - La Cour d'appel a-t-elle erré en concluant que, même si le droit en vigueur à Hong Kong permet qu'une personne soit trouvée coupable de meurtre sans avoir prévu subjectivement la probabilité du décès de la victime, cela n'entraîne pas que le renvoi de la demanderesse à Hong Kong pour y subir un procès pour meurtre constitue une punition injuste ou trop sévère au sens de l'article 16 de la *Loi sur les criminels fugitifs*, ou encore viole les principes de justice fondamentale énoncés à l'article 7 de la *Charte*? - La Cour d'appel a-t-elle erré dans sa compréhension et son application du fardeau de preuve concernant la menace que la République populaire de Chine ne respectera pas ses engagements relativement à Hong Kong? - La Cour d'appel a-t-elle erré en concluant que le soin de vérifier si les appréhensions de la demanderesse quant au sort qui serait le sien advenant son renvoi à Hong Kong incombe à l'exécutif et échappe au contrôle judiciaire, et en refusant d'ordonner la libération de la demanderesse?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 13 juillet 1995 Cour du Québec (Guberman J.C.Q.)	Ordonnance d'incarcération de la demanderesse en attendant son renvoi
Le 15 décembre 1995 Cour supérieure du Québec (Béliveau J.C.S.)	Requête en <i>habeas corpus</i> et en <i>certiorari</i> ancillaire rejetée
Le 19 novembre 1996 Cour d'appel du Québec (Proulx, Delisle et Chamberland J.J.C.A.)	Appel rejeté
Le 17 janvier 1997 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée

Garry Richard Underwood

v. (25787)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Alta.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Procedural law - Trial - Appeal - Timing of ruling on the ability to cross-examine on an accused's prior criminal record - Charge to jury on issue of intoxication - *R. v. Corbett*, [1988] 1 S.C.R. 670 - *R.v. Robinson*, [1996] 1 S.C.R. 683.

PROCEDURAL HISTORY

December 8, 1993 Court of Queen's Bench of Alberta (Chrumka J.)	Conviction: murder first degree
October 5, 1995 Court of Appeal of Alberta (Hetherington, McFayden and Russell J.J.A)	Appeal dismissed
January 27, 1997 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal and motion for an extension of time filed

Jason Wayne Patrick Reid

v. (25842)

Her Majesty The Queen (Crim.)(N.S.)

NATURE OF THE CASE

Criminal Law - Defence - Entrapment - Whether Crown engaged in random virtue testing or a *bona fide* investigation of criminal activity or properly offered the Applicant an opportunity to traffic in a narcotic.

PROCEDURAL HISTORY

June 27, 1996 Provincial Court (MacDonald J.)	Applicant found guilty of trafficking in a narcotic
December 16, 1996 Court of Appeal of Nova Scotia (Flinn, Matthews and Chipman J.J.A.)	Appeal dismissed
February 12, 1997	Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**CORAM: La Forest, Gonthier and Major JJ. /
Les juges La Forest, Gonthier et Major**

Phillip Lindsay Homan

v. (25867)

Her Majesty The Queen and the Correctional Service of Canada (Crim.)(Sask.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Appeals - *Habeas Corpus* - Whether the Saskatchewan Court of Queen's Bench judge erred in determining that she did not have jurisdiction to entertain an application for *habeas corpus* in respect of a detention ordered by the Alberta Court of Queen's Bench - Whether the Saskatchewan Court of Queen's Bench judge erred in holding that *habeas corpus* ought not to be issued when other remedies are available.

PROCEDURAL HISTORY

November 6, 1996
Saskatchewan Court of Queen's Bench (Rothery J.)

Application for *habeas corpus* denied

February 6, 1997
Saskatchewan Court of Appeal
(Tallis, Wakeling, Lane JJ.A.)

Appeal dismissed

March 3, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

George Alexander Hardy

v. (25602)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Alta.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Adjournment - Whether the trial judge erred in not granting the Applicant an adjournment when his witness did not appear on the date set for trial - Whether the trial judge lost jurisdiction by setting a trial date in the Applicant's absence - Whether the Court of Appeal must record its proceedings.

PROCEDURAL HISTORY

June 24, 1994
Provincial Court of Alberta (Criminal Division)
(Coward P.C.J.)

Conviction: theft under \$1,000

September 4, 1996
Court of Appeal for Alberta
(Hetherington, McFadyen JJ.A., Agrios J.)

Appeal dismissed

November 4, 1996
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Eric William Hutchings

v. (25550)

Her Majesty The Queen (Crim.)(B.C.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Narcotics - Unreasonable search and seizure - Validity of warrant - Evidence - Admissibility of evidence - Expectation of privacy - Whether the Court of Appeal erred in finding that gathering evidence under the B.C. Hydro and Power Authority Electric Tariff was not an unreasonable search and seizure - Whether the Court of Appeal erred in finding that there was no reasonable expectation of privacy in the outside of a barn - Whether the Court of Appeal erred in finding that the use of a forward looking infra-red device and the information obtained with the forward looking infra-red device did not constitute a search within the meaning of s. 8 of the *Charter*.

PROCEDURAL HISTORY

March 23, 1994
Supreme Court of British Columbia (Selbie J.)

Conviction of one count of possession of a narcotic, one
count of cultivation of a narcotic and one count of theft

October 17, 1996
Court of Appeal for British Columbia
(McEachern C.J., MacFarlane and Prowse JJ.A.)

Appeal dismissed

January 30, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Double Bar L Ranching Ltd.

v. (25706)

Bayvet Corporation and Miles Laboratories, Inc. (Sask.)

NATURE OF THE CASE

Torts - Negligence - Evidence - Manufacturer's failure to warn - Did the Court of Appeal err in law in imposing an onus or legal obligation on the consumer to follow the manufacturer's instructions to seek directions beyond its product's insert and to consult with governmental recommendations (which, in effect, by imposing such obligations, resulted in the manufacturer passing on the risk to the consumer?) - Did the Court of Appeal err in law in holding that the manufacturer's instructions were not misleading and gave an adequate warning of the foreseeable risks? Did the Court of Appeal err in holding that the instructions taken from the identical product of the same manufacturer being used in the United States was of no significance? - Did the Court of Appeal err in law in failing to adhere and follow the principles underscored in *Lambert v. Lastoplex Chemicals Co. Ltd.* [1972] S.C.R. 569 in respect to its commitment to explicitness in labelling?

PROCEDURAL HISTORY

December 22, 1993 Court of Queen's Bench (MacLean J.)	Applicant's negligence action dismissed
October 21, 1996 Court of Appeal for Saskatchewan (Cameron, Gerwing and Jackson JJ.A.)	Appeal dismissed
December 19, 1996 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

**CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ. /
Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Iacobucci**

Ronald Cross

v. (25754)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Qué.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Defence - Evidence - Application for separate trials or to sever counts - Where an accused, on a motion to sever counts and order separate trials pursuant to s. 591 of the *Criminal Code*, intends to give evidence with regards to an identifiable group of counts and to remain silent with respect to another identifiable group of counts: Is the accused under an obligation to disclose his defence and if so to what degree? - Assuming the accused is under an obligation to disclose his defence, is it not sufficient if it can be demonstrated that there is an air of reality to the defence?

PROCEDURAL HISTORY

September 26, 1991
Superior Court of Québec (Greenberg J.)

Accused's pre-trial motion to sever counts and be tried separately dismissed

December 30, 1991
Superior Court of Québec (Greenberg J.)

Applicant's motion to sever counts and be tried separately dismissed

November 15, 1996
Cour d'appel du Québec
(Rothman, Proulx, and Robert JJ.A.)

Appeal dismissed

January 14, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Gordon Domm

v. (25803)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Ont.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Disobeying a lawful order - Publication bans - Collateral attack - Whether the common law rule against collateral attack should be relaxed where an accused charged with disobeying a lawful order seeks to challenge the lawfulness of the underlying court order as part of his defence - Whether an accused can be convicted of violating a court order even where the order is constitutionally invalid - Whether the rule against collateral attack must give way when its application would restrict an accused's right to make full answer and defence under s. 7 of the *Charter*.

PROCEDURAL HISTORY

APPLICATIONS FOR LEAVE
SUBMITTED TO COURT SINCE LAST ISSUE

DEMANDES SOUMISES À LA COUR DEPUIS
LA DERNIÈRE PARUTION

May 30, 1994
Ontario Court (General Division) (Smith J.)

Conviction: Attempting to disobey a lawful order;
disobeying a lawful order

December 6, 1996
Court of Appeal for Ontario
(Osborne, Doherty and Austin JJ.A.)

Appeal dismissed

February 4, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Dennis Alphonse Lebeuf

v. (25828)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Alta.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Detention - Search and seizure - Appeal - Whether the police have a power at common law to search persons incident to detention - Whether the search of the Appellant violated s. 8 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms - Whether the Court of Appeal erred in law in conducting a s. 24 analysis as an alternate basis for dismissing the appeal - Whether the Court of Appeal erred in law in its interpretation of s. 24 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms.

PROCEDURAL HISTORY

July 4, 1995
Provincial Court of Alberta (Patterson J.)

Conviction: one count of possession of a narcotic for the purpose of trafficking, on count of possession of a prohibited weapon

December 10, 1996
Court of Appeal of Alberta
(Fraser C.J., MacFadyen and Perras JJ.A.)

Appeal dismissed

February 10, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Canadian Aids Society

v. (25756)

**Her Majesty The Queen In Right of the Province of Ontario, Dr. Richard Schabas and
The Canadian Red Cross Society (Ont.)**

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter - Civil - Civil Rights - Procedural law - Administrative law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Did the Court of Appeal err in finding that there was an obligation to report pursuant to the *Health Protection and Promotion Act of Ontario*, R.S.O. 1990, c.H.7, s.29 - Did the Court of Appeal err in finding that the violation of the donors' rights pursuant to s. 7 of the *Charter* was in accordance with the principles of fundamental justice - Did the Court of Appeal err in finding the violation of the donors' rights pursuant to s. 8 of the *Charter* was not an unreasonable seizure.

PROCEDURAL HISTORY

August 4, 1995
Ontario Court of Justice (General Division)
(Wilson J.)

Application for a order prohibiting the Red Cross from
notifying and reporting the HIV positive donors
dismissed

November 29, 1996
Court of Appeal for Ontario
(Morden A.C.J.O., Catzman and Carthy JJ.A.)

Appeal dismissed

January 20, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Kansa General International Insurance Company Ltd.

v. (25773)

Johnson & Higgins Ltd. (Man.)

NATURE OF THE CASE

Commercial Law - Agency - Mandate - Insurance - Liability of insurance broker to insurer - Whether broker owes duty to insurer to ascertain and disclose information material to assessment of risk - Scope of broker's duty of care towards insurer.

PROCEDURAL HISTORY

June 16, 1995
Court of Queen's Bench of Manitoba (Barkman J.)

Cross-claim dismissed

November 21, 1996
Court of Appeal of Manitoba
(Twaddle, Lyon and Helper JJ.A.)

Appeal dismissed

January 20, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**MOTION FOR RECONSIDERATION -- REHEARING /
DEMANDE DE RÉEXAMEN -- NOUVELLE AUDITION**

**CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and McLachlin JJ. /
Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et McLachlin**

Karlheinz Haas v. Jean Grinyer (Ont.)(25455)

Karlheinz Haas et al. v. Jill S. Berlet et al. (Ont.)(25461)

APRIL 24, 1997 / LE 24 AVRIL 1997

25629 **MARK EDWARD GRANT v. HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(Man)

CORAM: The Chief Justice and Cory and McLachlin JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Evidence - Prior convictions - *R. v. Corbett*, [1988] 1 S.C.R. 670 - Whether the trial judge erred in refusing to grant the Applicant's *Corbett* application - Whether *Corbett* can apply where an accused does not testify - Defences - Whether the trial judge erred in refusing to charge the jury on alibi.

PROCEDURAL HISTORY

September 12, 1995 Court of Queen's Bench of Manitoba (Schulman J.)	Conviction: sexual assault; choking to overcome resistance
September 20, 1996 Court of Appeal for Manitoba (Huband, Helper and Kroft JJ.A.)	Appeal dismissed
November 18, 1996 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

25716 **RICKY ALLEN MASON v. HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(Alta.)

CORAM: The Chief Justice and Cory and McLachlin JJ.

The application for extension of time is granted. The case is remanded to the Court of Appeal for Alberta on the first two points in issue, to be reconsidered in accordance with the decision of this Court in *R. c. McDonnell*, S.C.C., No. 24814, judgment released this date. The application for leave to appeal on the third point in issue is dismissed.

La demande de prorogation de délai est accordée. L'affaire est renvoyée à la Cour d'appel de l'Alberta relativement aux deux premières questions en litige, pour qu'elle les réexamine conformément à l'arrêt de notre Cour *R. c. McDonnell*, C.S.C., n° 24814, rendu aujourd'hui. La demande d'autorisation d'appel concernant la troisième question en litige est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Sentencing - Sexual assault - "Major sexual assault" - Whether the Alberta Court of Appeal created what amounts to a new common law criminal offence with a minimum penalty of imprisonment when it created and then developed the designation of "major sexual assault" - Whether the Alberta Court of Appeal has demonstrated a fundamental misunderstanding of this Court's decision in *R. v. Shropshire* and *R. v. M.(C.A.)* - Whether Rule 853 of the *Alberta Rules of Court* infringe s. 7 of the *Charter*.

PROCEDURAL HISTORY

November 24, 1995
Court of Queen's Bench of Alberta (Rooke J.)

Conviction: sexual interference (2 counts), invite sexual touching (2 counts). Sentence : 3 years imprisonment

June 17, 1996
Court of Appeal for Alberta
(Picard J.A. and Gallant [dissenting] and Bensler JJ.)

Sentence appeal allowed; sentence increased to 4 years imprisonment

December 23, 1996
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and motion for the extension of time filed

25753 **HER MAJESTY THE QUEEN v. JOHN MARK GRIFFIN** (Crim.)(Nfld)

CORAM: **The Chief Justice and Cory and McLachlin JJ.**

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Impaired driving - Arbitrary detention - Random stops - Whether the Court of Appeal err in determining that the stopping of the Respondent constituted an arbitrary detention - Whether the Court of Appeal erred in determining that there was no statutory authority for the officer to stop the Respondent's vehicle - Whether the Court of Appeal erred in determining that there was no common law authority for the officer to stop the Respondent's vehicle - Exclusion of evidence - Was the evidence properly excluded in this case.

PROCEDURAL HISTORY

March 18, 1993
Newfoundland Provincial Court (Goulding P.C.J.)

Conviction: operating a vehicle while impaired (ss. 253
(b)).

May 18, 1995
Supreme Court of Newfoundland (Trial Division)
(Orsborn J.)

Summary conviction appeal dismissed

November 21, 1996
Supreme Court of Newfoundland (Court of Appeal)
(O'Neill, Cameron and Green JJ.A.)

Appeal allowed; Acquittal entered

January 16, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

25670 **HER MAJESTY THE QUEEN v. AL KLIPPERT LTD.** (Crim.)(Alta.)

CORAM: The Chief Justice and Cory and McLachlin JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Appeal - Jurisdiction - Statutes - Interpretation - S. 81(1) of the *Planning Act*, R.S.A. 1980, c. P-9 - Collateral attack on administrative order - Whether an accused charged with the breach of an administrative order under the *Planning Act* of Alberta may question the validity of the order in quasi criminal proceedings for breach of the order even though no appeal from such order was taken under the *Planning Act*.

PROCEDURAL HISTORY

May 21, 1993
Alberta Provincial Court (Criminal Division)
(DeLong P.C.J.)

Respondent acquitted of unlawfully contravening an order of a Development Officer issued under s. 81 of the *Planning Act*.

November 4, 1993
Court of Queen's Bench of Alberta (Chrumka J.)

Appeal allowed and conviction entered

October 7, 1996
Court of Appeal for Alberta (Hetherington [dissenting],
Bracco and Conrad JJ.A)

Appeal allowed and acquittal restored

November 29, 1996
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

25617 **SUCCESSION CLÉMENT GUILLEMETTE et LILIANE BOISVERT GUILLEMETTE c. J.M. ASBESTOS INC. et COMMISSION D'APPEL EN MATIÈRE DE LÉSIONS PROFESSIONNELLES et MICHELINE PAQUIN et COMMISSION DE LA SANTÉ ET DE LA SÉCURITÉ AU TRAVAIL et entre COMMISSION D'APPEL EN MATIÈRE DE LÉSIONS PROFESSIONNELLES et J.M. ASBESTOS c. SUCCESSION CLÉMENT GUILLEMETTE et LILIANE BOISVERT GUILLEMETTE et COMMISSION DE LA SANTÉ ET DE LA SÉCURITÉ AU TRAVAIL (Qué.)**

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Iacobucci

Les demandes d'autorisation d'appel sont accordées.

The applications for leave to appeal are granted.

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - Droit du travail - Législation - Contrôle judiciaire - Accidents du travail et maladie professionnelle - Preuve - Présomption - Fardeau de preuve - Interprétation - Norme de contrôle - Quelle est la norme de contrôle judiciaire applicable à l'examen par la Cour supérieure de l'interprétation par la Commission d'appel en matière de lésions professionnelles de la portée de la présomption légale établie en faveur des travailleurs par l'article 29 et la section V de l'annexe I de la *Loi sur les accidents du travail et les maladies professionnelles*? Dans le contexte d'un recours en révision judiciaire, la Cour supérieure était-elle justifiée de statuer sur le fond du litige sans avoir entendu la preuve médicale?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 22 juillet 1986 Commission de la santé et de la sécurité au travail	Réclamation du travailleur, M. Guillemette rejetée
Le 5 février 1987 Commission de la santé et de la sécurité au travail	Demande d'indemnisation de la demanderesse, Mme Guillemette, concernant le décès de son mari accueillie
Le 17 janvier 1991 Commission d'appel en matière de lésions professionnelles	Appel de la première décision de la C.S.S.T. accueilli; appel de la deuxième décision de la C.S.S.T. rejeté
Le 23 novembre 1993 Cour supérieure du Québec (Boily j.c.s.)	Requête en évocation de l'intimée, J.M. Asbestos, accueillie
Le 9 septembre 1996 Cour d'appel du Québec (Beauregard, Delisle et Forget [dissident] jj.c.a.)	Appel rejeté
Le 4 novembre 1996 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée par la Succession Clément Guillemette et Liliane Boisvert Guillemette
Le 12 novembre 1996 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée par la Commission de la santé et de la sécurité

25667 **J.D. LAVAL DALLAIRE ET ALS. c. LA COMMISSION DE L'EMPLOI ET DE L'ASSURANCE DU CANADA et LE SOUS-PROCUREUR GÉNÉRAL DU CANADA et entre LIONEL CÔTÉ c. LA COMMISSION DE L'EMPLOI ET DE L'ASSURANCE DU CANADA et LE SOUS-PROCUREUR GÉNÉRAL DU CANADA et entre RODRIGUE BOUCHARD ET ALS. c. LA COMMISSION DE L'EMPLOI ET DE L'ASSURANCE DU CANADA et LE SOUS-PROCUREUR GÉNÉRAL DU CANADA et entre CHRISTIAN CÔTÉ c. LA COMMISSION DE L'EMPLOI ET DE L'ASSURANCE DU CANADA et LE SOUS-PROCUREUR GÉNÉRAL DU CANADA** (C.A.F.)(Qué.)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Iacobucci

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Droit du travail - Assurance-chômage - Droit administratif - Contrôle judiciaire - Législation - Interprétation de l'expression "conflit collectif" du paragraphe 31(1) de la *Loi sur l'assurance-chômage*, L.R.C. (1985), chap. U-1 - La Cour d'appel fédérale a-t-elle erré dans son interprétation de l'expression "conflit collectif", prévue au paragraphe 31(1) de la *Loi sur l'assurance-chômage*?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 19 avril 1994 Commission de l'Emploi et de l'Assurance du Canada	Les demandeurs sont inadmissibles aux prestations d'assurance-chômage
Le 10 février 1995 Conseil arbitral (Tremblay, président, Simard et Simard, membres)	Appels des demandeurs J.D. Laval et al., Christian Côté, Rodrigue Bouchard et al. accueillis
Le 24 mars 1995 Conseil arbitral (Villeneuve, président, Lévesque et Duguay, membres)	Appel du demandeur Lionel Côté accueilli
Le 6 septembre 1995 Juge-arbitre (Richard J.)	Appels de la Commission accueillis
Le 17 septembre 1996 Cour d'appel fédérale (Marceau, Décary et Chevalier (suppléant) JJ.C.A.F.)	Demandes de contrôle judiciaire des demandeurs rejetées
Le 29 novembre 1996 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel et de prorogation du délai déposé

25708 **BATCHEWANA INDIAN BAND and HER MAJESTY THE QUEEN AS REPRESENTED BY THE MINISTER OF INDIAN AND NORTHERN AFFAIRS CANADA and the ATTORNEY GENERAL OF CANADA v. JOHN CORBIERE, CHARLOTTE SYRETTE, CLAIRE ROBINSON, FRANK NOLAN, EACH ON THEIR OWN BEHALF AND ON BEHALF OF ALL NON-RESIDENT MEMBERS OF THE BATCHEWANA BAND; and her MAJESTY THE QUEEN AS REPRESENTED BY THE MINISTER OF INDIAN AND NORTHERN AFFAIRS CANADA AND THE ATTORNEY GENERAL OF CANADA (F.C.A.)(Ont.)**

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.

The applications for leave to appeal are granted.

Les demandes d'autorisation d'appel sont accordées.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Indians - Statutes - Interpretation - Right to equality - Residency requirement - Whether section 77(1) of the *Indian Act*, R.S.C. 1985, c. I-5, contravenes section 15(1) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Whether a residency requirement for voting in Band elections can be justified under section 1 of the *Charter* - If section 77(1) of the *Indian Act* is found to contravene the *Charter*, whether a constitutional exemption is an available or appropriate remedy in the circumstance of this case - Whether the Court of Appeal erred in finding a legislative provision constitutionally invalid in the absence of any evidence on a point given significance by the Court, namely that women constituted a large proportion of those reinstated to membership in the band.

PROCEDURAL HISTORY

September 9, 1993
Federal Court of Canada (Trial Division)
(Strayer J.)

Subsection 77(1) of the *Indian Act* declared invalid as in
contravention of s. 15(1) of the *Charter*.

November 20, 1996
Federal Court of Appeal
(Stone, Linden and McDonald JJ.A.)

Appeal dismissed to extent that trial judgment modified
so that the words “and is ordinarily resident on the
reserve” in ss. 77(1) declared to contravene s. 15(1) of
the *Charter* only in relation to the Applicant
Batchewana Band.

December 4, 1996
Federal Court of Appeal
(Stone J.)

Motion to stay Court of Appeal judgement granted until
Supreme Court of Canada disposes of intended
application for leave to appeal.

December 20, 1996
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

25662 **RAYMOND DENIS, LES ENTREPRISES RAYMOND DENIS INC. et LES AGRÉGATS
SAINTE-FOY INC. c. VILLE DE VAL-BÉLAIR et PROCUREUR GÉNÉRAL DU QUÉBEC**
(Qué.)

CORAM: Les juges L’Heureux-Dubé, Sopinka et Iacobucci

La demande d’autorisation d’appel est rejetée avec dépens.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Droit de l’environnement - Droit administratif - Injonction - Procédure - Jugements et ordonnances - Droits acquis - Chose jugée - Art. 22 de la *Loi sur la qualité de l’environnement*, L.R.Q. 1977, ch. Q-2; art. 2 du *Règlement sur les carrières et sablières*, R.R.Q. ch. Q-2, r. 2 - Décision de la Cour supérieure en 1987 ordonnant à la Ville intimée d’octroyer au demandeur un permis municipal pour l’exploitation d’une “sablrière-carrière-gravière” - En concluant que cette décision n’avait pas l’autorité de la chose jugée parce que l’objet de la présente action diffère, la Cour d’appel a-t-elle erré puisque l’objet de la présente cause est une question d’usage, peu importe que ce soit en vertu d’un règlement municipal ou de la *Loi sur la qualité de l’environnement*? - Même s’il n’y avait pas identité d’objet, les intimés pouvaient-ils invoquer la *Loi sur la qualité de l’environnement* alors qu’ils auraient pu le faire lors du jugement rendu en 1987? - La Cour d’appel a-t-elle erré en ne reconnaissant pas l’existence de droits acquis et en exigeant un fardeau de preuve inéquitable pour une petite entreprise?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 10 mai 1993
Cour supérieure du Québec (Letarte j.c.s.)

Action en injonction permanente des intimés accueillie

Le 30 septembre 1996
Cour d'appel du Québec
(Beauregard, Rousseau-Houle et Biron jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 28 novembre 1996
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

25718 **VILLE DE VAL-BÉLAIR c. GESTION RAYMOND DENIS INC. et LES AGRÉGATS SAINTE-FOY INC.** (Qué.)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Iacobucci

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Droit municipal - Municipalités - Droit de l'environnement - Législation - Textes réglementaires - Interprétation - Règlement de la demanderesse fixant les heures et jours d'exploitation des carrières et sablières situées sur son territoire - La Cour d'appel a-t-elle erronément conclu que l'art. 68.1 du règlement de la demanderesse porte sur le même objet que le *Règlement sur les carrières et sablières*, R.R.Q. ch. Q-2, r. 2, et qu'il est donc inopérant aux termes de l'art. 124 de la *Loi sur la qualité de l'environnement*, L.R.Q. 1977, ch. Q-2? - La Cour d'appel donne-t-elle une portée trop globale à l'objet du règlement provincial?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 10 janvier 1995
Cour supérieure du Québec (Desmeules j.c.s.)

Action en injonction permanente de la demanderesse accueillie

Le 31 octobre 1996
Cour d'appel du Québec
(Beauregard, Rousseau-Houle et Biron jj.c.a.)

Pourvoi accueilli

Le 27 décembre 1996
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

25694 **MARIO POSPIECH v. ATTORNEY GENERAL OF CANADA and UNEMPLOYMENT INSURANCE COMMISSION** (F.C.A.)(Qué.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Administrative law - Unemployment insurance - Judicial review - Vacation pay allocated pursuant to s. 58(9) of the *Unemployment Insurance Regulations*, C.R.C., ch. 1576 - Whether the Federal Court of Appeal erred in dismissing the Applicant's application for judicial review.

PROCEDURAL HISTORY

June 22, 1994
Unemployment Insurance Commission

Vacation pay allocated pursuant to s. 58(9) of the
Unemployment Insurance Regulations

August 22, 1994
Board of Referees (Zakarian, President, Paquin and
Deshaies, members)

Appeal dismissed

September 27, 1995
Umpire (Richard J.)

Appeal dismissed

September 17, 1996
Federal Court of Appeal
(Marceau, Décary and Chevalier JJ.A)

Application for judicial review dismissed

December 12, 1996
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and for an extension of
time filed

25739 **VINKO JAKOVLJEVIC and MARY JAKOVLJEVIC v. THE LAW SOCIETY OF UPPER
CANADA** (Ont.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Torts - Law of professions - Negligence - Fraud - Barristers and solicitors - Under what circumstances do respective Law Societies owe a duty to the public to report solicitor negligence to law society? - What is the nature of the duty of care owed by governing professional bodies to members of the public who are attempting to obtain compensation for their injuries suffered at the hands of members of that profession? - What is the proper test for dishonesty when information of agencies is incomplete and derived from investigations and hearings without a full trial of the issue?

PROCEDURAL HISTORY

November 24, 1995
Ontario Court (General Division) (Epstein J.)

Applicants' action dismissed

July 18, 1996
Court of Appeal for Ontario
(Lesage C.J.O., Abella and Laskin JJ.A)

Appeal dismissed

January 8, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

25729 **NORTHWEST SPORTS ENTERPRISES LTD. v. PRIMEX INVESTMENTS LTD. and between
453333 B.C. LTD. v. PRIMEX INVESTMENTS LTD.** (B.C.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.

The applications for leave to appeal are dismissed with costs.

Les demandes d'autorisation d'appel sont rejetées avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Actions - Derivative action - Leave required to commence shareholders' derivative action - What is the test to be applied in granting leave pursuant to the *Companies Act*, R.S.B.C. 1979, C.59, s. 225 - Did the court err in determining whether the criteria in s. 225 were met.

PROCEDURAL HISTORY

November 1, 1995
Supreme Court of British Columbia
(Tysoe J.)

Application brought by Respondent under s. 225 of the
Companies Act for an order granting leave to bring a
derivative action granted

November 7, 1996
Court of Appeal for British Columbia (Southin,
Cumming, Prowse, Finch and Proudfoot JJ.A.)

Mr. Korenberg removed as defendant to the derivative
action, remainder of the appeal dismissed

January 2, 1997
Supreme Court of Canada

Applications for leave to appeal filed

25752 **LAJOS BALOGH v. EMMA BALOGH** (Ont.)

CORAM: **L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.**

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Family law - Divorce - Maintenance - Childless marriage where both parties worked throughout the course of the marriage - Applicant, an engineer, capable of earning more than the Respondent, a nurses' aid - Entitlement to spousal support - Where the payor spouse is unemployed for legitimate reasons at the time of the trial is lump sum support appropriate?

PROCEDURAL HISTORY

November 16, 1993
Unified Family Court (Philp J.)

Applicant ordered to pay spousal support monthly

November 20, 1996
Court of Appeal for Ontario
(McMurtry C.J.O., Catzman and Osborne JJ.A.)

Appeal allowed in part: *inter alia* order of trial judge varied to require Applicant to pay lump sum spousal support

January 17, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

25838 **THE ATTORNEY GENERAL OF ONTARIO v. M. AND H.** (Ont.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is granted on the condition that the applicant undertakes to pay the costs of the appeal in any event of the cause.

La demande d'autorisation d'appel est accordée à la condition que le requérant s'engage à payer les dépens de l'appel quelle qu'en soit l'issue.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedom - Family law - Maintenance - Definition of "spouse" pursuant to s. of the *Family Law Act*, R.S.O. 1990, c. F.3 - Same-sex respondents living together in relationship resembling that of marriage for twelve years - Relationship engendering economic dependancy of one party on the other - Respondents separating with majority of the personal and business assets retained by non-dependant party - Whether dependant party entitled to make a claim for interim and permanent support pursuant to the *Family Law Act* - Whether statutory definition of spouse should be broadened to include same-sex couples - *Charter of Rights* - Whether dependant party's s. 15(1) rights violated by spousal definition that does not include same-sex relationships - Whether violation under s.15(1) can be justified under s.1 - Procedural law - Costs - Whether Appellant, Attorney General, should bear the costs of appeal against successful litigant where neither party to the action has requested leave to appeal - Whether leave to appeal should be conditional on Attorney General paying Respondent, M's costs of appeal - Whether the suspended declaration, the denial of a personal exemption and the refusal to order costs of the appeal below are legal questions of national importance.

PROCEDURAL HISTORY

February 9, 1996
Ontario Court (General Division)
(Epstein J.)

Judgment for Respondent, "M", declaring s. 29 of the *Family Law Act* to be unconstitutional and permitting her to move for interim support pursuant to the *Family Law Act*

February 20, 1996
Court of Appeal for Ontario
(Moldaver J.A.)

Order staying portion of judgment requiring Respondent, "H" to file financial statement and permitting "M" to proceed with interim motion

June 28, 1996
Ontario Court (General Division)
(Epstein J.)

Supplementary Costs decision, awarding costs to the Respondent, "M" on a party - and - party scale as against the Appellant

December 18, 1996
Court of Appeal for Ontario
(Finlayson, Doherty and Charron, JJ. A.)

Order suspending implementation of trial judgment for one year; Respondent, "H"'s and Appellant's appeal re costs dismissed

December 10, 1996
Ontario Court (General Division) (Epstein J.)

Order expediting trial of all issues except support

January 27, 1997
Ontario Court (General Division) (Walsh J.)

Order for Trial Management Conference to take place April 21, 1997

February 14, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

25738 **HER MAJESTY THE QUEEN v. HENRY GERARD CUERRIER** (Crim.)(B.C.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Aggravated assault - Consent - Whether the Court of Appeal erred in failing to find that where an accused has unprotected sexual intercourse with another person, knowing that he is HIV positive and deliberately deceiving his partner about his HIV status, the consent obtained is vitiated by fraud, is not informed consent, is vitiated by reason of public policy, or the scope of the consent is exceeded.

PROCEDURAL HISTORY

January 5, 1995
Supreme Court of British Columbia (Drost J.)

Acquittal: aggravated assault (2 counts)

November 15, 1996
British Columbia Court of Appeal (McEachern C.J.B.C.,
Goldie, Rowles, Prowse and Williams JJ.A.)

Appeal dismissed

January 13, 1997
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

21.4.1997

CORAM: Les juges Sopinka, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major

Demande d'autorisation d'appel et demande de prorogation de délai pour signifier et produire un avis d'appel

Raymond Desfossés

c. (25695 - 696)

Warden of Parthenais Prevention Center et al. (Crim.)(Qué.)

DISMISSED / REJETÉES

The applications to extend the time to file the notices of appeal are dismissed on the ground that there is no jurisdiction to appeal as of right, reasons to follow; the application for extension of time in 25763 is granted and the applications for leave to appeal are dismissed.

Application for leave to appeal and motion for an extension of time to serve and file a notice of appeal

Jack Waissman and G. Todd Barney, for the applicant.

Richard Stark, for the respondents.

Les demandes de prorogation de délai pour déposer les avis d'appel sont rejetées pour le motif que la Cour n'a pas compétence parce qu'il n'existe pas d'appel de plein droit; motifs à suivre; la demande de prorogation de délai dans le dossier 25763 est accordée et les demandes d'autorisation d'appel sont rejetées.

21.4.1997

CORAM: Les juges Sopinka, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major

Demande d'autorisation d'appel, demande de prorogation de délai pour signifier et produire une demande d'autorisation d'appel et demande de prorogation de délai pour signifier et produire un avis d'appel

Raymond Desfossés

c. (25763)

Warden of Parthenais Prevention Center et al. (Crim.)(Qué.)

DISMISSED / REJETÉES

The application to extend the time to file the notices of appeal is dismissed on the ground that there is no jurisdiction to appeal as of right, reasons to follow; the application for extension of time in 25763 is granted and the application for leave to appeal is dismissed.

Application for leave to appeal, motion for an extension of time to serve and file an application for leave to appeal and motion for an extension of time to serve and file a notice of appeal

Jack Waissman and G. Todd Barney, for the applicant.

Richard Stark, for the respondents.

La demande de prorogation de délai pour déposer les avis d'appel est rejetée pour le motif que la Cour n'a pas compétence parce qu'il n'existe pas d'appel de plein droit; motifs à suivre; la demande de prorogation de délai dans le dossier 25763 est accordée et la demande d'autorisation d'appel est rejetée.

21.4.1997

CORAM: Les juges Sopinka, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major

Requête en annulation

Salvatore Cazzetta

c. (25887)

Warden of Parthenais Prevention Center et al. (Crim.)(Qué.)

Motion to quash

James L. Brunton, for the motion.

Jack Weissman and G. Todd Barney, for S. Cazzetta.

GRANTED / ACCORDÉE

The motion is granted. The appeal is quashed as moot.

La requête est accordée. L'appel est cassé pour le motif qu'il est théorique.

16.4.1997

Before / Devant: LE JUGE EN CHEF LAMER

Requête en prorogation du temps accordé pour la plaidoirie**Motion for additional time to present oral argument**

Robert Libman et al.

Avec le consentement des parties.

c. (24960)

Le procureur général du Québec (Qué.)

REJETÉE / DISMISSED

16.4.1997

Before / Devant: LE JUGE EN CHEF LAMER

Requête en prorogation du temps accordé pour la plaidoirie**Motion for additional time to present oral argument**

Daniel Germain et al.

Avec le consentement des parties.

c. (24964)

Le procureur général du Québec et al. (Qué.)

ACCORDÉE / GRANTED

a) Les intimés disposeront de trente (30) minutes additionnelles pour plaider.

b) Les appelants disposeront de trente (30) minutes additionnelles pour plaider également; et que

c) L'audience de cet appel inscrite pour le mercredi 23 avril 1997 débutera à 9h15.

17.4.1997

Before / Devant: CHIEF JUSTICE LAMER

Motion for directions

v. (25811)

Erichs Tobiass et al.

The Minister of Citizenship and Immigration (Ont.)

Demande pour obtenir des directives

With the consent of the parties.

GRANTED / ACCORDÉE

The proposed schedule is as follows:

- a) Notices of appeal to be served and filed by April 11, 1997.
 - b) Case on appeal be served and filed by April 25, 1997.
 - c) Any fresh evidence motions be served and filed by the parties by April 18, 1997.
 - d) Responses to the said fresh evidence motions be served and filed by the parties by April 25, 1997.
 - e) Any oral hearing on the motions deemed necessary by the Court be heard on motions day, May 5, 1997.
 - f) Appellants' facta be served and filed by May 16, 1997.
 - g) Respondent's factum be served and filed by June 6, 1997.
 - h) The hearing of the appeal is to proceed as scheduled on June 26, 1997.
-

17.4.1997

Before / Devant: LE JUGE GONTHIER

Requête en vue de surseoir à l'exécution

Motion for a stay of execution

Beverly Cook

c. (25920)

Michael Edward Keeper (Qué.)

REJETÉE / DISMISSED

18.4.1997

Before / Devant: MAJOR J.

Motion for a stay of execution

Requête en vue de surseoir à l'exécution

Erichs Tobiass et al.

With the consent of the parties.

v. (25811)

The Minister of Citizenship and Immigration (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

21.4.1997

Before / Devant: LE REGISTRAIRE

Requête visant à dispenser le requérant de payer les honoraires de dépôt**Motion for exemption from payment of filing fee**

Beverly Cook

c. (25920)

Michael Edward Keeper (Qué.)

REJETÉE / DISMISSED

21.4.1997

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to apply for leave to appeal**Requête en prorogation du délai pour obtenir l'autorisation d'appel**

Wayne B. Carter

v. (25921)

Patricia J. Boardman et al. (N.B.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to June 30, 1997.

21.4.1997

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to file the respondent's response

Requête en prorogation du délai imparti pour déposer la réponse de l'intimée

John Campbell et al.

With the consent of the parties.

v. (25780)

Her Majesty The Queen (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to April 18, 1997.

21.4.1997

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to file a factum

Requête en prorogation du délai imparti pour déposer un mémoire

Robin Susan Eldridge et al.

v. (24896)

Attorney General of British Columbia et al. (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to April 8, 1997.

23.4.1997

Before / Devant: LE JUGE MAJOR

Motion for leave to intervene

Requête en autorisation d'intervention

BY/PAR: Procureur général du Canada

IN/DANS: Sa Majesté La Reine

c. (25221)

Michel Cogger (Qué.)

GRANTED / ACCORDÉE

It is hereby ordered that:

1. The motion is granted. The factum shall not exceed 20 pages and oral submissions shall not exceed 20 minutes.
 2. The factum to be filed on or before May 16, 1997.
 3. Pursuant to Rule 18(6), the intervener shall pay to the appellant and respondent any additional disbursements occasioned to the appellant and respondent by the intervention. There shall be no other costs to or against the intervener.
-

17.4.1997

Before / Devant: MAJOR J.

Motion to extend the time in which to apply for leave to appeal

Ontario New Home Warranty Program

v. (25897)

Sunforest Investment Corp. et al. (Ont.)

Requête en prorogation du délai pour obtenir l'autorisation d'appel

With the consent of the parties.

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to April 1, 1997.

24.4.1997

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to file an intervenor's factum

Requête en prorogation du délai imparti pour déposer le mémoire d'un intervenant

BY/PAR: A.G. of Ontario
A.G. of Manitoba

IN/DANS: Robin Susan Eldridge et al.

v. (24896)

Attorney General of B.C. et al. (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉE

24.4.1997

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to file the respondent's factum

Heinrich Martin

v. (25006)

Artyork Investments Ltd. (Ont.)

**Requête en prorogation du délai imparti pour
déposer le mémoire de l'intimée**

With the consent of the parties.

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to April 30, 1997.

**NOTICES OF INTERVENTION FILED
SINCE LAST ISSUE**

**AVIS D'INTERVENTION DÉPOSÉS
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION**

BY/PAR: Attorney General of British Columbia

IN/DANS: **Thomson Newspapers Co. Ltd.**

v. (25593)

The Attorney General of Canada (Ont.)

**APPEALS HEARD SINCE LAST ISSUE
AND DISPOSITION**

**APPELS ENTENDUS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION ET
RÉSULTAT**

22.4.1997

CORAM: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major.

Robert Libman et al.

c. (24960)

Attorney General of Québec (Qué.)

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature de la cause:

Droit constitutionnel - *Charte canadienne des droits et libertés* - Liberté d'expression - Élection - Référendum - Dépense réglementée - Comités nationaux - Affiliation obligatoire.

Julius H. Grey, Kim Mancini and Simon Ruel, for the appellants / pour les appelants.

Benoît Belleau et Jean-Yves Bernard, pour l'intimé / for the respondent.

Nature of the case:

Constitutional law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Freedom of expression - Election - Referendum - Regulated expenses - National committees - Mandatory affiliation.

23.4.1997

CORAM: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin et Iacobucci

Daniel Germain et al.

c. (24964)

Procureur général du Québec et al. (Qué.)

Jérôme Choquette, c.r. et Julius H. Grey, pour les appelants.

Monique Rousseau, Marie-Andrée Gauthier et Lucien Bélanger, pour l'intimé le procureur général du Québec.

Serge Barrière, pour l'intimée la Ville de Montréal.

Michel Y. Hélie, for the intervener the A.G. for Ontario.

LE JUGE LA FOREST (oralement au nom de la Cour) -- Nous sommes tous d'avis de rejeter ces pourvois. Les taxes dont la validité est attaquée sont des taxes directes prélevées pour des fins provinciales au sens de l'art. 92(2) de la *Loi constitutionnelle de 1867*.

Dans les circonstances, ces taxes relèvent de la catégorie des taxes foncières véritables et il y a lieu de les distinguer de celle qui a fait l'objet de l'arrêt *Ontario Home Builders' Association c. Conseil scolaire de la région de York*, [1996] 2 R.C.S. 929. Quant aux autres moyens invoqués, nous les jugeons non fondés.

LA FOREST J. (orally for the Court) -- We are all of the view that these appeals should be dismissed. The taxes whose validity is impugned are direct taxes raised for provincial purposes within the meaning of s. 92(2) of the *Constitution Act, 1867*.

In the circumstances, these taxes fall into the category of true land taxes and can be distinguished from the tax at issue in *Ontario Home Builders' Association v. York Region Board of Education*, [1996] 2 S.C.R. 929. We consider the other arguments raised to be without merit.

Pour ces motifs, les pourvois sont rejetés avec dépens.

For these reasons the appeals are dismissed with costs.

24.4.1997

CORAM: Chief Justice Lamer and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

Robin Susan Eldridge et al.

v. (24896)

Attorney General of British Columbia et al. (B.C.)

Lindsay M. Lyster and Andrea L. Zwack, for the appellants.

Jennifer Scott, Katherine Hardie and Judy Parrack, for the interveners Women's Legal Education and Action Fund et al.

Martha Jackman and Arne Peltz, for the intervener the Charter Committee on poverty issues.

David Baker and Patricia Bregman, for the interveners the Council of Canadians with Disabilities et al.

Harvey M. Groberman and Lisa J. Mrozinski, for the respondents.

Judith Bowers, Q.C. and Simon Fothergill, for the intervener the Attorney General of Canada.

Janet E. Minor and Richard J.K. Stewart, for the intervener the A.G. of Ontario.

Deborah L. Carlson, for the intervener the A.G. of Manitoba.

B. Gale Welsh, Q.C., for the intervener the A.G. of Newfoundland.

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature of the case:

Constitutional law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Statutes - Interpretation - Medical insurance and medical interpreter services - Benefits - Discrimination on the basis of physical disability - Whether the definition of "benefits" in s. 1 of the *Medical and Health Care Services Act*, S.B.C. 1992, c. 76 and ss. 3, 5 and 9 of the *Hospital Insurance Act*, R.S.B.C. 1979, c. 180 and Regulation infringe s. 15(1) of the *Charter* and are not reasonable limits pursuant to s. 1 - Whether the Court of Appeal erred in finding that the failure of the Government of the Province of British Columbia to fund medical interpreter services for the Deaf did not infringe s. 15(1).

Nature de la cause:

Droit constitutionnel - *Charte canadienne des droits et libertés* - Lois - Interprétation - Régime d'assurance-maladie et services d'interprétation dans le domaine médical - Bénéfices - Discrimination fondée sur une déficience physique - La définition du terme «benefits» (bénéfices) à l'article premier de la *Medical and Health Care Services Act*, S.B.C. 1992, ch. 76 et aux art. 3, 5 et 9 de l'*Hospital Insurance Act*, R.S.B.C. 1979, ch. 180 et de son règlement d'application contrevient-elle au par. 15(1) de la *Charte*? - Ces bénéfices constituent-ils des limites qui soient raisonnables en vertu de l'article premier? - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en statuant que le non-financement par le gouvernement de

la Colombie-Britannique des services d'interprétation
dans le domaine médical à l'intention des personnes
sourdes ne contrevenait pas au par. 15(1)?

Reasons for judgment are available

Les motifs de jugement sont disponibles

APRIL 24, 1997 / LE 24 AVRIL 1997

25271 **HER MAJESTY THE QUEEN v. SEAN JEFFREY NOBLE** (Crim.)(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka,
Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

The appeal is dismissed and the judgment of the Court of Appeal ordering a new trial is confirmed, the Chief Justice and La Forest, Gonthier and McLachlin JJ. dissenting.

Le pourvoi est rejeté et l'arrêt de la Cour d'appel ordonnant un nouveau procès est confirmé. Le Juge en chef et les juges La Forest, Gonthier et McLachlin sont dissidents.

24845 **VILLE DE POINTE-CLAIRE c. SYNDICAT DES EMPLOYÉES ET EMPLOYÉS
PROFESSIONNELS-LES ET DE BUREAU, SECTION LOCALE 57 (S.E.P.B. - U.I.E.P.B. -
C.T.C. - F.T.Q.) et TRIBUNAL DU TRAVAIL, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU TRAVAIL
ET RÉAL BIBEAULT** (Qué.)

CORAM: Le Juge en chef et les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier et Cory

Le pourvoi est rejeté avec dépens. Le juge L'Heureux-Dubé est dissidente.

The appeal is dismissed with costs, L'Heureux-Dubé J. dissenting.

24814 **TERRY MCDONNELL v. HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(Alta.)

CORAM: The Chief Justice and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka,
Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

The appeal is allowed and the sentences ordered by the sentencing judge are restored, La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier and McLachlin JJ. dissenting.

Le pourvoi est accueilli et les peines infligées par le juge du procès sont rétablies. Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier et McLachlin sont dissidents.

24743 **THE BRITISH COLUMBIA RUGBY UNION and BRIAN RIGBY v. MARK HAMSTRA, a
minor suing by his Father and Guardian Ad Litem HENDRIK HAMSTRA and the said
HENDRIK HAMSTRA** (B.C.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

The appeal of both the appellant The British Columbia Rugby Union and the appellant Brian Rigby is allowed with costs. The order of the Court of Appeal for British Columbia for a new trial is set aside and the matter referred back to the Court of Appeal to deal with the other issues raised on the original appeal before that court.

Le pourvoi de l'appelante The British Columbia Rugby Union et de l'appelant Brian Rigby est accueilli avec dépens. L'ordonnance de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique enjoignant de tenir un nouveau procès est annulée et l'affaire est renvoyée devant la Cour d'appel pour qu'elle tranche les autres questions soulevées lors de l'appel initial devant cette cour.

25394 **HER MAJESTY THE QUEEN v. DONALD WAYNE COOK** (Crim.)(N.B.)

Hearing and judgment: February 20, 1997; Reasons delivered: April 24, 1997.
Audition et jugement: 20 février 1997; Motifs déposés: 24 avril 1997.

Her Majesty the Queen v. Sean Jeffrey Noble (Crim.)(B.C.)(25271)

Indexed as: **R. v. Noble** / Répertoire: **R. c. Noble**

Judgment rendered April 24, 1997 / Jugement rendu le 24 avril 1997

Present: Lamer C.J. and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

Criminal law -- Evidence -- Inferences -- Failure to testify -- Accused charged with breaking and entering and possession of instrument suitable for breaking into motor vehicle -- Trial judge convicting accused on basis of driver's licence he had provided as identification at time of offence and his failure to testify -- Whether trial judge erred in drawing adverse inference from accused's failure to give evidence.

The manager of an apartment building found two young men in the parking area of his building, one of whom appeared to be attempting to break into a car with a screwdriver. When the manager asked the man for identification, he handed over an expired driver's licence. The manager testified that he thought the photograph on the licence accurately depicted the man in front of him in the garage and told the man that he could retrieve the licence from the police. The accused was eventually charged with breaking and entering and having in his possession an instrument suitable for the purpose of breaking into a motor vehicle. At trial, neither the manager nor anyone else could identify the accused, but the trial judge concluded that he as the trier of fact could compare the picture in the driver's licence with the accused in the courtroom and conclude that the driver's licence accurately depicted the accused. He also was satisfied that the building manager would have carefully examined the licence at the time of the incident. The trial judge noted that the accused faced an overwhelming case to meet as a result of the licence, yet remained silent. In the trial judge's view, he could draw "almost an adverse inference" that "certainly may add to the weight of the Crown's case on the issue of identification". The accused was convicted on both counts. The Court of Appeal set aside the conviction and ordered a new trial.

Held (Lamer C.J. and La Forest, Gonthier and McLachlin JJ. dissenting): The appeal should be dismissed.

Per L'Heureux-Dubé, Sopinka, Cory, Iacobucci and Major JJ.: The right to silence, which has been recognized as a principle of fundamental justice under s. 7 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*, is based on society's distaste for compelling a person to incriminate him- or herself with his or her own words. Just as a person's words should not be conscripted and used against him or her by the state, it is equally inimical to the dignity of the accused to use his or her silence to assist in grounding a belief in guilt beyond a reasonable doubt. The presumption of innocence, enshrined at trial in s. 11(d) of the *Charter*, provides further support for this conclusion. In order for the burden of proof to remain with the Crown, the silence of the accused should not be used against him or her in building the case for guilt. Recent case law, particularly *R. v. François*, [1994] 2 S.C.R. 827, and *R. v. Lepage*, [1995] 1 S.C.R. 654, confirms that silence may not be treated as a piece of inculpatory evidence by the trier of fact. Some reference to the accused's silence by the trier of fact may not offend these *Charter* principles. Where in a trial by judge alone the trial judge is convinced of the accused's guilt beyond a reasonable doubt, the accused's silence may be referred to as evidence of the absence of an explanation which could raise a reasonable doubt. Because of the potential for confusion, however, trial judges should avoid referring to silence in this respect. Reference to the accused's silence is also permitted by a judge trying a case alone to indicate that he need not speculate about possible defences that might have been offered by the accused had he or she testified.

While the principles governing the judge and the jury as trier of fact are identical, it is clear that there are differences between the two in practice. The first difference is found in s. 4(6) of the *Canada Evidence Act*, which prevents a trial judge from commenting on the silence of the accused. The second practical difference is that while judges give reasons which permit appellate review of the specific basis for a finding of guilt, juries do not give reasons and courts are prohibited from speculating about the reasoning process of a jury in reaching a verdict. While it is impossible to prevent a jury from drawing whatever inference they please from the failure to testify, it remains an error of law for the jury to become convinced of guilt beyond a reasonable doubt as the result of the silence of the accused at trial.

The appellate review cases indicate that the trier of fact and the appellate court reviewing the decision of the trier of fact cannot use the failure to testify as a piece of evidence in itself suggestive of guilt. In any event, the principles generally governing appellate review are not necessarily identical to those governing the trial. Even if cases have held that courts of appeal may refer to silence as a factor in assessing the reasonableness of the verdict or in deciding whether to apply the curative provision, this does not alter the conclusion that at trial silence cannot be used as a piece of inculpatory evidence.

In the limited case of alibi, the failure of the accused at trial to testify and expose him- or herself to cross-examination on the alibi defence may be used to draw an adverse inference about the credibility of the defence. There are two reasons for permitting such a limited exception to the right to silence at trial: the ease with which alibi evidence may be fabricated, and the fact that the alibi defence is not directly related to the guilt of the accused.

Here the trial judge appears to have partially relied upon the accused's failure to testify in reaching his belief in guilt beyond a reasonable doubt. Since such reasoning constituted an error of law, the judgment of the Court of Appeal ordering a new trial should be confirmed.

Per Lamer C.J. and McLachlin JJ. (dissenting): When the Crown presents a case to meet that implicates the accused in a strong and cogent network of inculpatory facts, the trier of fact is entitled to consider the accused's failure to testify in deciding whether it is in fact satisfied of his or her guilt beyond a reasonable doubt. Under the right circumstances, silence can be probative and form the basis for natural, reasonable and fair inferences. Juries and appellate courts are entitled to give weight to the fact of the accused's silence. As long as the Crown has first made out a case to meet, there are certain situations where the web of inculpation fashioned by the Crown requires the accused to account for unexplained circumstances or face the probative consequences of silence.

An inference which merely confirms prior conclusions of guilt is superfluous. Further, it is illogical to say that silence may be used by judges and juries but only to the extent that it highlights the fact that the Crown's evidence remains uncontradicted or to say that trial judges and juries must not weigh the silence of the accused on the evidentiary scales, but in reviewing whether their verdicts are reasonable appellate courts can assume that they did. If the role of a trier of fact is to have any meaning, appellate courts must undertake their statutory responsibility to review the fitness of verdicts and to cure trial errors on the same understanding of the silence of an accused.

When the Crown provides a case to meet, all of the evidence to sustain a conviction has been put forth by the Crown in keeping with its burden of proof. If a conviction is subsequently entered, regardless of the use of the accused's silence, the trier of fact has concluded that the Crown has proved its case beyond a reasonable doubt, and nothing else. In this respect, the act of drawing adverse inferences is conceptually similar to evidentiary reverse onus provisions in the *Criminal Code*. Drawing adverse inferences from the silence of the accused is akin to a general proclamation from Parliament, for all offences, that where the accused is trapped by a host of inculpatory evidence to which only he or she can answer, the accused should offer an explanation or face the risk that there may be negative consequences from his or her silence. That is not to say that the act of drawing adverse inferences is contrary to the presumption of innocence. The accused's *Charter* protection lies in the case to meet. Even if it were held that the act of drawing adverse inferences is a limitation on an accused's s. 11(d) rights, however, it is a reasonable one.

This approach to adverse inferences is consistent with the letter and spirit of s. 4(6) of the *Canada Evidence Act*. If adverse inferences themselves were impermissible, s. 4(6) would not merely prohibit "comment", but would prohibit the drawing of adverse inferences altogether. Sopinka J.'s reasons indirectly challenge the constitutionality of s. 4(6), which has not been contested before this Court.

Having found that the Crown had established an overwhelming case to meet and that it was a "virtual outcry situation", the trial judge properly inferred guilt from the accused's silence. This inference was natural and reasonable and, given the existence of a case to meet, was perfectly consistent with the accused's right to silence and the presumption of innocence.

Per La Forest and Gonthier JJ. (dissenting): The reasons of Lamer C.J. were agreed with, except that no comment should be made with respect to the constitutional validity of s. 4(6) of the *Canada Evidence Act*, an issue that is not before the Court.

Per McLachlin J. (dissenting): The first question that arises is whether the Crown has established a case to meet, that is, whether it has adduced evidence which, if believed, would establish proof beyond a reasonable doubt. A second question arises at the end of the trial, namely whether the trier of fact should believe the Crown's evidence. At this second stage, the judge or jury may consider the absence of evidence contradicting the Crown's case to meet, including the accused's failure to testify. To say that an inference has been drawn from the accused's failure to testify is only to say that the Crown's evidence stands unchallenged. This does not violate the accused's right to silence or presumption of innocence.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1996), 106 C.C.C. (3d) 161, 75 B.C.A.C. 98, 123 W.A.C. 98, 47 C.R. (4th) 258, allowing the accused's appeal from his conviction on charges of breaking and entering a dwelling place with intent to commit an indictable offence and of having in his possession an instrument suitable for breaking into a motor vehicle, and ordering a new trial. Appeal dismissed, Lamer C.J., La Forest, Gonthier and McLachlin JJ. dissenting.

William F. Ehrcke, for the appellant.

Gil D. McKinnon, Q.C., and *Tom Arbogast*, for the respondent.

Solicitor for the appellant: William F. Ehrcke, Vancouver.

Solicitor for the respondent: Gil D. McKinnon, Vancouver.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major.

Code criminel -- Preuve -- Conclusions -- Défaut de témoigner -- Accusé inculpé d'introduction par effraction et de possession d'un instrument pouvant servir à pénétrer par effraction dans un véhicule à moteur -- Accusé déclaré coupable par le juge du procès sur la foi du permis de conduire présenté par le premier comme pièce d'identité au moment de l'infraction, et sur la foi de son défaut de témoigner -- Le juge du procès a-t-il commis une erreur en tirant une conclusion défavorable du défaut de témoigner de l'accusé?

Le gérant d'un immeuble d'habitation a trouvé deux jeunes hommes dans le stationnement de l'immeuble. Un de ceux-ci semblait être en train de tenter de pénétrer par effraction dans une automobile au moyen d'un tournevis. Lorsqu'il a demandé à ce jeune homme de s'identifier, celui-ci lui a remis un permis de conduire périmé. Le gérant a témoigné qu'il a estimé que l'individu photographié sur le permis était bien la personne devant lui dans le garage, et qu'il lui a dit qu'il pourrait récupérer son permis en s'adressant aux policiers. L'accusé a par la suite été inculpé d'introduction par effraction et d'avoir eu en sa possession un instrument pouvant servir à pénétrer par effraction dans un véhicule à moteur. Au procès, l'accusé n'a pu être identifié ni par le gérant ni par personne d'autre, mais le juge du procès a décidé que, en tant que juge des faits, il pouvait comparer la personne photographiée sur le permis de conduire et l'accusé présent dans la salle d'audience, et conclure que l'individu photographié sur le permis de conduire était bel et bien l'accusé. Il était en outre convaincu que le gérant de l'immeuble avait examiné attentivement le permis de conduire au moment de l'incident. Le juge du procès a souligné que, à cause du permis, l'accusé était confronté à une preuve complète accablante, mais que malgré cela il avait gardé le silence. De l'avis du juge du procès, il pouvait tirer [TRADUCTION] «pratiquement une conclusion défavorable» qui «peut certainement renforcer la preuve du ministère public sur la question de l'identification». L'accusé a été déclaré coupable des deux chefs d'accusation. La Cour d'appel a annulé la déclaration de culpabilité et ordonné la tenue d'un nouveau procès.

Arrêt: (Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, Gonthier et McLachlin sont dissidents): Le pourvoi est rejeté.

Les juges L'Heureux-Dubé, **Sopinka**, Cory, Iacobucci et Major: Le droit de garder le silence, qui a été reconnu comme un des principes de justice fondamentale garantis par l'art. 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés*, est fondé sur la répugnance qu'éprouve la société à forcer un individu à s'incriminer. Tout comme l'État ne doit pas arracher une déclaration à un individu ni utiliser cette déclaration contre lui, il est tout aussi incompatible avec la dignité de l'accusé d'utiliser son silence pour aider à établir la conviction de sa culpabilité hors de tout doute raisonnable. La présomption d'innocence, que l'al. 11*d*) de la *Charte* consacre en ce qui a trait au procès, étaye elle aussi cette conclusion. Afin que le fardeau de la preuve continue d'incomber au ministère public, le silence de l'accusé ne devrait pas être utilisé contre lui pour établir sa culpabilité. Des arrêts récents, particulièrement *R. c. François*, [1994] 2 R.C.S. 827 et *R. c. Lepage*, [1995] 1 R.C.S. 654, confirment que le silence de l'accusé ne peut être utilisé par le juge des faits comme un élément de preuve inculpatoire. Il est possible que certaines mentions du silence de l'accusé ne portent pas atteinte à ces principes garantis par la *Charte*. Si le juge qui siège sans jury est convaincu hors de tout doute raisonnable de la culpabilité de l'accusé, le silence de ce dernier peut être mentionné comme preuve de l'absence d'explication susceptible de soulever un doute raisonnable. Toutefois, en raison du risque de confusion, il convient que le juge qui préside un procès évite de parler du silence de l'accusé. Le juge qui siège sans jury peut également faire mention du silence de l'accusé pour indiquer qu'il n'a pas à conjecturer sur les moyens de défenses possibles que l'accusé aurait pu faire valoir s'il avait témoigné.

Bien que les principes régissant les fonctions du juge et du jury en tant que juge des faits soient identiques, il existe évidemment des différences entre les deux situations dans la pratique. La première différence est énoncée au par. 4(6) de la *Loi sur la preuve au Canada*, qui interdit au juge du procès de faire des commentaires sur le défaut de témoigner de l'accusé. La deuxième différence pratique est le fait que, alors que les juges exposent des motifs qui permettent la révision, en appel, des raisons précises sur lesquelles repose la déclaration de culpabilité, le jury ne motive pas son verdict, et qu'il est interdit aux tribunaux de conjecturer sur le raisonnement suivi par le jury pour arriver à ce verdict. Bien qu'il soit impossible d'empêcher les jurés de tirer les conclusions qu'ils veulent du défaut de témoigner, il reste que, s'ils sont convaincus hors de tout doute raisonnable de la culpabilité de l'accusé en raison du silence de celui-ci au procès, cela constitue une erreur de droit.

Il ressort de la jurisprudence en matière d'examen en appel que le juge des faits et la cour d'appel qui examine la décision de ce dernier ne peuvent pas utiliser le défaut de témoigner en tant qu'élément de preuve indicatif en soi de la culpabilité. Quoi qu'il en soit, les principes qui régissent de façon générale l'examen en appel ne sont pas nécessairement identiques à ceux qui régissent le procès. Même s'il a été jugé, dans certains arrêts, que les cours d'appel peuvent considérer le silence comme un facteur à prendre en compte dans l'appréciation du caractère raisonnable du

verdict ou dans leur décision d'appliquer la disposition réparatrice, cela ne change rien à la conclusion selon laquelle, au procès, le silence ne peut pas être utilisé en tant qu'élément de preuve inculpatoire.

Dans le cas limité de l'alibi, le défaut de l'accusé de témoigner au procès et de se soumettre à un contre-interrogatoire au sujet de sa défense d'alibi peut être utilisé pour tirer une conclusion défavorable concernant la crédibilité de cette défense. Deux raisons justifient cette exception limitée au droit de garder le silence au procès: la facilité avec laquelle la preuve d'un alibi peut être fabriquée; le fait que la défense d'alibi n'a pas de lien direct avec la culpabilité de l'accusé.

En l'espèce, le juge du procès semble s'être appuyé en partie sur le défaut de témoigner de l'accusé pour arriver à la conviction que ce dernier était coupable hors de tout doute raisonnable. Comme ce raisonnement constituait une erreur de droit, l'arrêt de la Cour d'appel ordonnant un nouveau procès devrait être confirmé.

Le juge en chef Lamer et le juge McLachlin (dissidents): Dans les cas où le ministère public a présenté contre l'accusé une preuve complète, constituée d'un ensemble solide et convaincant de faits inculpataires, le juge des faits a le droit de tenir compte du défaut de témoigner de l'accusé pour décider s'il est effectivement convaincu hors de tout doute raisonnable de la culpabilité de celui-ci. Lorsque les circonstances s'y prêtent, le silence peut être probant et fonder des conclusions naturelles, raisonnables et justes. Les jurys et les cours d'appel peuvent accorder un certain poids au fait que l'accusé a gardé le silence. Pour autant que le ministère public a d'abord présenté une preuve complète, il arrive des cas où le faisceau de preuves réunies contre l'inculpé oblige ce dernier à commenter des circonstances inexplicables, sous peine de subir les conséquences de son silence sur le plan de la preuve.

Une conclusion qui ne fait que confirmer les conclusions déjà tirées sur la question de la culpabilité est superflue. De plus, il est illogique d'affirmer que le silence peut être utilisé par les juges et les jurys, mais seulement dans la mesure où il fait ressortir le fait que la preuve du ministère public n'a pas été contredite, ou encore de dire que le juge du procès ou le jury ne doit pas apprécier la force probante du silence de l'accusé, mais que la cour d'appel peut supposer qu'il l'a fait, lorsqu'elle se demande si le verdict est raisonnable. Si l'on veut que le rôle du juge des faits ait un sens, les cours d'appel doivent, en s'acquittant du rôle que leur confie la loi, c'est-à-dire examiner le caractère approprié des verdicts et réparer les erreurs commises au procès, traiter le silence de l'accusé de la même façon que le juge des faits.

Lorsque le ministère public présente une preuve complète, il s'est conformé au fardeau de la preuve qui lui incombe. Si une déclaration de culpabilité est par la suite inscrite, indépendamment de l'utilisation qui a été faite du silence de l'accusé, le juge des faits a conclu que le ministère public avait fait une preuve hors de tout doute raisonnable, et rien de plus. À cet égard, le fait de tirer des conclusions défavorables se rapproche, sur le plan conceptuel, des dispositions du *Code criminel* qui établissent une inversion du fardeau de la preuve. Le fait de tirer des conclusions défavorables du silence de l'accusé équivaut à une proclamation générale du législateur que, pour toutes les infractions, quand l'accusé est confronté à un faisceau de preuves inculpataires auxquelles lui seul est à même de répondre, il doit donner une explication ou courir le risque de subir des conséquences négatives de son silence. Cela ne veut pas dire que le fait de tirer des conclusions défavorables est contraire à la présomption d'innocence. La protection dont jouit l'accusé en vertu de la *Charte* découle de l'obligation faite au ministère public de présenter une preuve complète. Même s'il était décidé que le fait de tirer des conclusions défavorables est une restriction des droits garantis à l'accusé par l'al. 11*d*), il s'agirait toutefois d'une restriction raisonnable.

Cette approche concernant les conclusions défavorables est conforme à la lettre et à l'esprit du par. 4(6) de la *Loi sur la preuve au Canada*. Si les conclusions défavorables elles-mêmes étaient exclues, le par. 4(6) n'interdirait pas simplement les «commentaires», mais bien toute conclusion défavorable. Les motifs du juge Sopinka soulèvent indirectement la question de la constitutionnalité du par. 4(6), laquelle n'a pas été contestée devant notre Cour.

Ayant conclu que le ministère public avait présenté une preuve complète accablante et qu'il s'agissait d'une [TRADUCTION] «situation pratiquement criante», le juge du procès a à bon droit conclu à la culpabilité de l'accusé sur la foi du silence de ce dernier. Cette conclusion était naturelle, raisonnable et, vu l'existence d'une preuve complète, parfaitement compatible avec le droit de l'accusé de garder le silence et avec la présomption d'innocence.

Les juges La Forest et Gonthier (dissidents): Les motifs du juge en chef Lamer sont acceptés, sous réserve qu'aucun commentaire ne devrait être fait sur la validité constitutionnelle du par. 4(6) de la *Loi sur la preuve au Canada*, question dont la Cour n'est pas saisie.

Le juge McLachlin (dissidente): La première question est de savoir si le ministère public a présenté une preuve complète, c'est-à-dire s'il a présenté une preuve qui, si on y ajoute foi, prouverait la culpabilité hors de tout doute raisonnable. La deuxième question, qui se pose à la fin du procès, est de savoir si le juge des faits devrait ajouter foi à la preuve du ministère public. À cette seconde étape, le juge ou le jury peut tenir compte de l'absence de preuve contredisant la preuve complète du ministère public, y compris du défaut de l'accusé de témoigner. Affirmer qu'une

conclusion a été tirée du défaut de l'accusé de témoigner revient seulement à dire que la preuve du ministère public n'a pas été contestée. Cela ne viole ni le droit de l'accusé de garder le silence, ni la présomption d'innocence.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (1996), 106 C.C.C. (3d) 161, 75 B.C.A.C. 98, 123 W.A.C. 98, 47 C.R. (4th) 258, qui a accueilli l'appel formé par l'accusé contre sa déclaration de culpabilité pour introduction par effraction dans un immeuble d'habitation dans l'intention d'y commettre un acte criminel et pour avoir eu en sa possession un instrument pouvant servir à pénétrer par effraction dans un véhicule à moteur. Pourvoi rejeté, le juge en chef Lamer et les juges La Forest, Gonthier et McLachlin sont dissidents.

William F. Ehrcke, pour l'appelante.

Gil D. McKinnon, c.r., et *Tom Arbogast*, pour l'intimé.

Procureur de l'appelante: William F. Ehrcke, Vancouver.

Procureur de l'intimé: Gil D. McKinnon, Vancouver.

Ville de Pointe-Claire c. Syndicat des employées et employés professionnels-les et de bureau, Section locale 57 (Qué.) (24845)

**Indexed as: Pointe-Claire (City) v. Quebec (Labour Court) /
Répertorié: Pointe-Claire (Ville) c. Québec (Tribunal du travail)**

Judgment rendered April 24, 1997 / Jugement rendu le 24 avril 1997

Present: Lamer C.J. and La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier and Cory JJ.

Labour law -- Identification of real employer in tripartite relationship -- Relevant criteria -- Temporary employee hired by city through employment agency -- Inclusion of employee in union's bargaining unit -- Labour Court finding that employee's real employer was city and not agency -- Whether Labour Court's decision patently unreasonable.

The appellant city hired a temporary employee through a personnel agency to work for 6 weeks as a receptionist and then for 18 weeks as a clerk. During the two work assignments, the employee's wages were determined and paid by the agency, which submitted an invoice to the city. The employee performed her work under the direction and supervision of a manager working for the city. The general working conditions, such as hours of work, breaks and statutory holidays, were dictated by the city. If the employee had not been qualified or had experienced problems in adapting, the city would have informed the agency, which would have taken the appropriate action. The respondent union, which holds the certification certificate for most of the city's employees, submitted a request to the office of the labour commissioner general under s. 39 of the *Labour Code* seeking, *inter alia*, to have the temporary employee included in the union's bargaining unit. The labour commissioner found that the city was the employee's real employer during the two assignments and granted the union's request. On appeal, the Labour Court affirmed the decision. It acknowledged that the agency recruited, assigned positions to, evaluated, disciplined and paid the temporary employees, but concluded that the city was the real employer by focusing on the question of which party had control over the temporary employee's working conditions and the performance of her work. The Labour Court also noted that there was a relationship of legal subordination between the city and the employee because the city's managers directed and supervised how she did her day-to-day work. The Superior Court dismissed the motion in evocation brought by the city, finding that the Labour Court's decision was not patently unreasonable. The Court of Appeal affirmed that judgment in a majority decision.

Held (L'Heureux-Dubé J. dissenting): The appeal should be dismissed.

Per Lamer C.J. and La Forest, Gonthier and Cory JJ.: To determine whether the Labour Court's decision is patently unreasonable, it must be asked whether the decision was based on the evidence adduced and whether the Labour Court's interpretation of the legislative provisions was patently unreasonable. The *Labour Code* provides few indications of how to determine the real employer in a tripartite relationship, and the definitions of the terms "employer" and "employee" found in the Code have had to be interpreted by specialized administrative tribunals. To identify the real employer in a tripartite relationship, a comprehensive approach must be taken. The criterion of legal subordination, which basically encompasses the notion of actual control by a party over the employee's day-to-day work, and the criterion of integration into the business must not be used as exclusive criteria for identifying the real employer. In a context of collective relations governed by the *Labour Code*, it is essential that temporary employees be able to bargain with the party that exercises the greatest control over all aspects of their work—and not only over the supervision of their day-to-day work. Moreover, when there is a certain splitting of the employer's identity in the context of a tripartite relationship, a comprehensive approach has the advantage of allowing for a consideration of which party has the most control over all aspects of the work on the specific facts of each case. This approach requires a consideration of the factors relevant to the employer-employee relationship, including: the selection process, hiring, training, discipline, evaluation, supervision, assignment of duties, remuneration and integration into the business.

Here, the Labour Court used a comprehensive approach by not basing its decision solely on the criterion of legal subordination. It certainly gave greater probative value to working conditions and the criterion of legal subordination, but it also considered other factors that define the employer-employee relationship, such as the role of the agency and the city with respect to remuneration and discipline, and the specific facts of the employee's case. Nor did the Labour Court ignore the agency's role in recruiting, training and evaluating the employee. However, it justified giving predominant weight to working conditions and the legal subordination test by relying on the ultimate objective of the *Labour Code*. The purpose of certification is to promote bargaining between the employer and the union in order to determine the employees' working conditions. According to the Labour Court, those conditions are "essential aspects of an employee's experience". The reasoning of the Labour Court, a highly specialized agency that has expertise in labour law and is protected by a privative clause, was not patently unreasonable.

The Labour Court's conclusion that the city was the employee's employer for the purposes of the *Labour Code* does not lead to a patently unreasonable result. The applicability of the city's collective agreement to the employee during her assignments does not raise any major difficulties. Moreover, although the agency was the employee's employer for the purposes of the *Act respecting labour standards*, no inconsistency can be found in the application of the Code and that Act. Each of the labour statutes has a distinct object and its provisions must be interpreted on the basis of their specific purpose. Moreover, this case relates to provisions of the *Labour Code*, specifically whether the Labour Court's decision

was patently unreasonable, and not to the *Act respecting labour standards*. The arrangement is not perfect. However, the relationship in question here is not a traditional bipartite relationship, but a tripartite one in which one party is the employee and the other two share the usual attributes of an employer. In such a situation, it is thus natural that labour legislation designed to govern bipartite situations must be adjusted in some ways.

After an analysis of the facts, the legislation and the cases, there is a basis for the Labour Court's decision in the *Labour Code* and the evidence, and it is therefore not patently unreasonable.

Per L'Heureux-Dubé J. (dissenting): Given the Labour Court's exclusive and specialized jurisdiction to determine whether an employee should be included in a bargaining unit, as well as the privative clause in the *Labour Code*, a reviewing court may only intervene if the Labour Court's decision is patently unreasonable. While a high degree of deference is warranted in reviewing the Labour Court's decision, if such a decision fundamentally contradicts the underlying principles and intended outcomes of the enabling legislation and interferes with the effective implementation of other statutes which support and protect employees, intervention by the reviewing court is in order. Here, the Labour Court was asked to interpret the "employer-employee relationship" within the scope of the Code's regime governing certification and the collective bargaining process in the context of a tripartite arrangement. The modern rule of statutory interpretation holds, *inter alia*, that a court must adopt an interpretation that is appropriate in terms of its acceptability -- namely, the reasonableness of its outcome. Where an administrative tribunal contrives an absurd interpretation, it commits an error of law that warrants judicial intervention pursuant to any standard of review.

The wording, history, context and purpose of the Code reveal that it never contemplated a tripartite employment relationship. The Code's core objective is to facilitate relations between an employer and the representative of its employees, with the aim of setting adequate terms of employment and fostering industrial peace. The Code further seeks to achieve these ends for the benefit of the parties to the collective agreement, and the present and future employees it contemplates. In the type of tripartite relationship at issue in this case, all of the traditional elements of an employment relationship exist between the agency and its employee. Such an agency typically interviews, tests, hires, trains, negotiates a work assignment with, sets the wages for, and establishes its disciplinary measures as regards these employees. An agency and an employee will conclude a contract whereby that employee agrees to fulfill intermittent temporary replacements of personnel of the agency's clients, under the particular client's supervision, in exchange for an hourly wage and other employment benefits. There is no legal link of a contractual nature between the employee of the agency and the client. As the Code only envisages and regulates the negotiation of a bipartite employment relationship, and does not contemplate the existence of two simultaneous employers for one employee, for the same work, done at the same time, logic would dictate that an agency in such circumstances is the employer of such an employee for the purposes of this regime. As a consequence, the conclusion which the Labour Court should have reached *prima facie* is that the Code's regime governing collective bargaining was not intended to cover tripartite arrangements. Furthermore, the Labour Court should have avoided adding wording to the Code and the collective agreement, in the absence of any clear indication having regard to the text of the agreement or the legislation, the intent of the legislature in adopting the Code, the intent of the parties in entering into the collective agreement, and the underlying policy objectives of this labour relations regime. The Labour Court's decision subjects a client and the employee of an agency to the binding legal relationship established by a collective agreement, a relationship that was established with a union which was not certified to represent such an employee and that was never intended to be covered by the Code. This decision involves altering an agreement which was collectively negotiated between the City and the representative of its employees in a manner which flies in the face of the objectives of the Code in establishing this regime.

To identify the "employer-employee relationship" within a tripartite arrangement, a court must adopt a global approach aimed at determining, first and above all, the legal status of the parties, by examining all the rights and obligations agreed to by the various parties, and thereby finding who the real employer is. The focus on identifying the employer to whom the employee is legally subordinate and the examination of all the relevant factors of an employment relationship are essential to a global determination of the true employer in a tripartite arrangement. The test of *de facto* control over the work performed by the employee is too rigid and must be rejected. That test was developed in the bipartite context and has a very different objective from that at issue in a tripartite arrangement. This type of control is only one of a series of factors which define the employment relationship in a tripartite context. Here, the Labour Court failed to apply the proper test. Rather than undertaking a global review of the various elements of the tripartite arrangement to determine who maintained legal control over the employee, the Labour Court enumerated the various factors which govern the quantity and quality of work done by the employee of an agency in the performance of her work, and then, on this basis, determined which employer had *de facto* control over the greatest number of these factors. In so doing, the Labour Court rejected the proper approach, which focuses on the legal status of the parties, in favour of a test where *de facto* subordination is the controlling element. The purpose of the Code, the intent of the legislation, and the negotiated collective agreement between the City and its employees' certified union were not analysed in great detail but were given only cursory mention by the Labour Court. As well, discipline, remuneration, recruitment, hiring, training, evaluation and assignment of tasks, all functions undertaken by the agency *vis-à-vis* the employee, were virtually ignored.

The Labour Court used the wrong definitional test in its interpretation of the “employer-employee relationship” and this error qualifies as patently unreasonable for it leads to an absurd result. The Labour Court’s decision creates two legal relationships, binding one employee to two separate employers simultaneously, for the same work done at the same time, during her temporary assignments with the City -- one employer for the purposes of collective bargaining and another for all other purposes. This situation produces a number of impracticable, anomalous, and irrational consequences for the parties involved: confusion will arise as to who the employer is -- particularly as regards the employee’s employment-related human rights; incoherence is created within labour and employment legislation; important employee’s rights under the collective agreement binding the City are unenforceable against the agency if they conflict with the obligational content of the contract of employment concluded between the agency and the employee and, therefore, are virtually meaningless for the employee within this arrangement; many conditions of employment which are of great concern to a temporary services employee will be absent from the collective agreement since these employees were not contemplated as being included in the bargaining unit covering the City’s employees; the employee is prevented from exercising her rights, pursuant to the Code, to collective negotiation with the agency of important terms and conditions of employment; and, finally, the Labour Court’s approach denies the employee many rights and benefits established by legislation aimed at ensuring minimum standards of employment. It is inconceivable that a tribunal empowered to give effect to the collective bargaining regime established by the Code would deny a vulnerable group of employees the right to avail themselves of not only this regime, but others intended to protect employees. The Labour Court’s decision cannot be sustained. While the Labour Court has a broad jurisdiction to interpret its legislation and decide the question before it, even when this requires filling gaps and resolving ambiguities in statutes, this jurisdiction cannot extend to an interpretation which essentially ignores the fundamental requirement that an employer and an employee have actually agreed to enter a legal relationship of employment and brings results diametrically opposed to those intended by the Code and other pieces of labour legislation.

APPEAL from a judgment of the Quebec Court of Appeal, [1995] R.J.Q. 1671, affirming a judgment rendered by the Superior Court on November 5, 1993, dismissing a motion in evocation against a decision of the Labour Court, D.T.E. 93T-806. Appeal dismissed, L’Heureux-Dubé J. dissenting.

Pierre-André Côté and Michel Dupuy, for the appellant.

Pierre Gingras and Serge Cadieux, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Bélanger Sauvé, Montréal.

Solicitor for the respondent: Pierre Gingras, Montréal.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L’Heureux-Dubé, Gonthier et Cory.

Droit du travail -- Identification du véritable employeur dans une relation tripartite -- Critères pertinents -- Employée temporaire engagée par une ville par le biais d’une agence de placement -- Inclusion de cette employée dans l’unité d’accréditation du syndicat -- Tribunal du travail concluant que le véritable employeur de l’employée est la ville et non l’agence -- La décision du Tribunal du travail est-elle manifestement déraisonnable?

La ville appelante a engagé par le biais d’une agence de location de personnel une employée temporaire pour une période de 6 semaines à titre de réceptionniste et, par la suite, pour une période de 18 semaines à titre de commis. Pendant les deux assignations de travail, le salaire de cette employée a été fixé et versé par l’agence qui soumettait un compte à la ville. L’exécution du travail de l’employée se faisait sous les directives et la surveillance d’un employé cadre de la ville. Les conditions générales de travail, tels les heures de travail, les périodes de repos et les congés fériés, étaient dictées par la ville. Si l’employée n’avait pas été qualifiée ou si elle avait eu des problèmes d’adaptation, la ville en aurait informé l’agence qui aurait pris les mesures appropriées. Le syndicat intimé, qui détient le certificat d’accréditation pour représenter la plupart des salariés de la ville, a déposé au Bureau du commissaire général du travail, une requête fondée sur l’art. 39 du *Code du travail* en vue notamment de faire inclure cette employée temporaire dans l’unité d’accréditation du syndicat. Le commissaire du travail a conclu que la ville était le véritable employeur de l’employée pendant les deux assignations et a accueilli la requête du syndicat. En appel, le Tribunal du travail a confirmé cette décision. Le Tribunal a reconnu que l’agence recrutait, assignait les postes, évaluait, disciplinait et rémunérait ses employés temporaires, mais a conclu que la ville était le véritable employeur en mettant l’accent sur la partie qui détenait le contrôle sur les conditions de travail et sur les prestations de travail de l’employée temporaire. Le Tribunal a également indiqué que le lien de subordination juridique était entre la ville et l’employée puisque les directives et la supervision quant à l’exécution du travail quotidien provenaient des cadres de la ville. La Cour supérieure a rejeté la requête en évocation présentée par la ville, concluant que la décision du Tribunal du travail n’était pas manifestement déraisonnable. La Cour d’appel à la majorité a confirmé ce jugement.

Arrêt (le juge L’Heureux-Dubé est dissidente): Le pourvoi est rejeté.

Le juge en chef **Lamer** et les juges La Forest, Gonthier et Cory: Pour déterminer si la décision du Tribunal du travail est manifestement déraisonnable, il faut se demander si cette décision est fondée sur la preuve présentée et si l'interprétation qu'il a donnée aux dispositions législatives est manifestement déraisonnable. Le *Code du travail* offre peu d'indices permettant de déterminer le véritable employeur dans une relation tripartite et les définitions des termes «employeur» et «salarié», figurant dans le Code, ont nécessité une interprétation par les tribunaux administratifs spécialisés. Pour identifier le véritable employeur dans une relation tripartite, il faut appliquer une approche globale. Le critère de la subordination juridique, qui englobe essentiellement la notion du contrôle effectif d'une partie sur les prestations de travail quotidiennes de l'employé, et le critère de l'intégration dans l'entreprise ne doivent pas être utilisés comme des critères exclusifs pour déterminer le véritable employeur. Dans un contexte de rapports collectifs régis par le *Code du travail*, il est primordial que l'employé temporaire puisse négocier avec la partie qui exerce le plus grand contrôle sur tous les aspects de son travail -- et non seulement sur la supervision de son travail quotidien. De plus, lorsqu'un certain dédoublement de l'identité de l'employeur se produit dans le cadre d'une relation tripartite, une approche globale a l'avantage de permettre l'examen de la partie qui a le plus de contrôle sur tous les aspects du travail selon la situation factuelle particulière à chaque affaire. Cette approche exige l'examen des éléments pertinents à la relation employeur-salarié, notamment: le processus de sélection, l'embauche, la formation, la discipline, l'évaluation, la supervision, l'assignation des tâches, la rémunération et l'intégration dans l'entreprise.

En l'espèce, le Tribunal du travail a utilisé une approche globale en ne fondant pas sa décision exclusivement sur le critère de la subordination juridique. Le Tribunal a certes accordé une valeur probante plus importante aux conditions de travail et au critère de la subordination juridique, mais il a également pris en considération, d'une part, d'autres facteurs définissant le lien employeur-salarié, tels les rôles de l'agence et de la ville à l'égard de la rémunération et de la discipline et, d'autre part, la situation factuelle particulière de l'employée. Le Tribunal n'a pas non plus ignoré le rôle de l'agence au niveau du recrutement, de la formation et de l'évaluation de l'employée. Cependant, il a justifié le poids prépondérant accordé aux conditions de travail et au critère de la subordination juridique par l'objectif ultime du *Code du travail*. Le but de toute accréditation est de favoriser les négociations entre les parties patronale et syndicale pour l'établissement des conditions de travail des salariés. Selon le Tribunal, ces conditions constituent des "aspects primordiaux du vécu d'un salarié". Le raisonnement du Tribunal du travail, un organisme hautement spécialisé détenant une expertise dans le domaine du droit du travail et bénéficiant d'une clause privative, n'était pas manifestement déraisonnable.

La conclusion du Tribunal selon laquelle la ville est l'employeur de l'employée pour les fins du *Code du travail* n'entraîne pas un résultat manifestement déraisonnable. L'applicabilité de la convention collective de la ville à cette employée pendant ses assignations ne soulève pas de difficultés majeures. De plus, bien que l'agence soit, pour les fins de la *Loi sur les normes du travail*, l'employeur de l'employée, on ne saurait conclure à une incohérence dans l'application du Code et de cette loi. Chaque loi du travail comporte un objet distinct et l'interprétation des dispositions de la loi doit se faire en fonction de leur finalité spécifique. En outre, le litige porte sur les dispositions du *Code du travail* et plus spécifiquement sur le caractère manifestement déraisonnable de la décision du Tribunal du travail, et non pas sur la *Loi sur les normes du travail*. L'arrangement n'est pas parfait. Toutefois, la relation qui fait l'objet du présent litige est non pas une relation bipartite traditionnelle, mais une relation tripartite dans laquelle une partie remplit le rôle du salarié et les deux autres se partagent les attributs usuels d'un employeur. Il est donc normal, dans cette situation, que les lois du travail, conçues pour régler les situations bipartites, nécessitent certains ajustements.

Après l'analyse des faits, de la législation et de la jurisprudence, la décision du Tribunal du travail trouve un fondement dans le *Code du travail* et dans la preuve et n'est donc pas manifestement déraisonnable.

Le juge **L'Heureux-Dubé** (dissidente): Compte tenu de la compétence exclusive et spécialisée du Tribunal du travail pour déterminer si une employée fait partie de l'unité de négociation, et de la clause privative dans le *Code du travail*, un tribunal siégeant en appel ne peut intervenir que si la décision du Tribunal du travail est manifestement déraisonnable. Quoiqu'un degré élevé de retenue dans le contrôle de la décision du Tribunal du travail soit justifié, si cette décision contredit fondamentalement les principes sous-jacents de la loi habilitante et les résultats qu'elle vise et entrave la mise en oeuvre efficace des autres lois qui appuient et protègent les employés, un tribunal siégeant en appel est justifié d'intervenir. En l'espèce, on avait demandé au Tribunal du travail d'interpréter le rapport «employeur-salarié» à l'intérieur du régime d'accréditation du Code et du processus de négociation collective dans le contexte d'une entente tripartite. La règle moderne d'interprétation prévoit notamment qu'un tribunal doit adopter une interprétation qui est appropriée sur le plan de son acceptabilité, c'est-à-dire qui aboutit à un résultat raisonnable. Lorsqu'il arrive à une interprétation absurde, un tribunal administratif commet une erreur de droit qui justifie une cour de justice d'intervenir quelle que soit la norme de contrôle applicable.

Le texte, l'historique, le contexte et l'objet du Code indiquent qu'il n'a jamais envisagé une relation d'emploi tripartite. L'objectif fondamental du Code est de faciliter les relations entre un employeur et le représentant de ses employés dans le but d'établir des conditions d'emploi adéquates et de favoriser la paix industrielle. Le Code cherche aussi à atteindre ces objectifs pour le bénéfice des parties à la convention collective et des employés actuels et futurs qu'elle vise. Dans le type de relation tripartite en cause dans le présent pourvoi, tous les éléments traditionnels d'une

relation d'emploi existent entre l'agence de services temporaires et son employée. Cette agence conduit généralement les entrevues, administre des tests, engage des personnes, en assure la formation, négocie une affectation de travail pour ces employés, en détermine le salaire et prévoit les mesures disciplinaires à leur endroit. Une agence et un employé concluront un contrat aux termes duquel cet employé consent à remplacer à l'occasion de façon temporaire du personnel des clients de l'agence, sous la supervision du client, en contrepartie d'une rémunération horaire et d'autres avantages sociaux. Il n'existe aucun lien de droit de nature contractuelle entre l'employé de l'agence et le client. Puisque le Code ne vise et ne réglemente que la négociation d'une relation bipartite d'emploi et n'envisage pas l'existence simultanée de deux employeurs pour un employé, relativement au même travail, exécuté en même temps, la logique veut qu'une agence soit dans de telles circonstances l'employeur de cet employé pour les fins de ce régime. En conséquence, le Tribunal du travail aurait dû inévitablement conclure à première vue que le régime prévu par le Code relativement à la négociation collective ne visait pas les ententes tripartites. Par ailleurs, le Tribunal du travail aurait dû éviter d'ajouter des termes au Code et à la convention collective, en l'absence d'indication claire, compte tenu du texte de la convention ou de la loi, de l'intention de la législature lors de l'adoption du Code, de l'intention des parties lors de la signature de la convention collective et des objectifs de principe sous-jacents de ce régime des relations de travail. La décision du Tribunal du travail assujettit un client et l'employée d'une agence à la relation juridique exécutoire déterminée par une convention collective, en l'espèce une relation qui a été établie avec un syndicat n'ayant pas reçu d'accréditation pour représenter cette employée et que le Code n'a jamais voulu viser. Cette décision emporte modification d'une convention collective négociée entre la ville et le représentant de ses employés, ce qui va à l'encontre des objectifs visés par le Code lors de l'établissement de ce régime.

Pour identifier la relation employeur-salarié à l'intérieur d'une entente tripartite, un tribunal doit adopter une analyse globale qui vise tout d'abord à déterminer le statut juridique des parties à partir d'un examen de l'ensemble des droits et obligations convenus par les diverses parties, et ensuite à déterminer qui est le véritable employeur. Il faut identifier l'employeur envers qui l'employé est légalement subordonné et examiner l'ensemble des facteurs pertinents dans une relation de travail pour déterminer d'une façon globale qui est le véritable employeur dans une relation tripartite. Le critère du contrôle de fait sur le travail exécuté par l'employé est trop rigide et doit être rejeté. Ce critère, élaboré dans le contexte d'une relation bipartite, a un objectif très différent de celui en cause dans une entente tripartite. Ce type de contrôle ne constitue que l'un des facteurs qui définissent une relation d'emploi dans un contexte tripartite. En l'espèce, le Tribunal du travail n'a pas appliqué le critère approprié. Plutôt que de procéder à un examen global des divers éléments de l'entente tripartite pour déterminer qui détenait le contrôle juridique sur l'employée, le Tribunal du travail a énuméré les divers facteurs applicables au volume et à la qualité du travail effectué par l'employée de l'agence, et a ensuite déterminé lequel des employeurs détenait le contrôle de fait sur le plus grand nombre de ces facteurs. Ce faisant, le Tribunal du travail a en fait rejeté la démarche appropriée qui met l'accent sur le statut juridique des parties -- lui préférant un critère dans lequel la subordination de fait est l'élément principal. Le Tribunal du travail n'a pas analysé dans le menu détail l'objet du Code, l'intention du législateur et la convention collective négociée entre la ville et le syndicat accrédité des employés et ne les a mentionnés qu'en passant. De plus, il a pratiquement ignoré les questions de mesures disciplinaires, de rémunération, de recrutement, d'embauche, de formation, d'évaluation et d'affectation des tâches -- toutes des fonctions dont s'acquitte l'agence à l'égard de l'employée.

Le Tribunal du travail a utilisé le mauvais critère de définition dans son interprétation du «rapport employeur-salarié» et cette erreur peut être qualifiée de manifestation déraisonnable parce qu'elle aboutit à un résultat absurde. La décision du Tribunal du travail crée deux liens de droit qui lient simultanément une employée à deux employeurs distincts, pour un seul et même travail pendant ses affectations temporaires auprès de la ville, soit un employeur pour les fins de la convention collective et un autre pour toutes les autres fins. Cette situation aboutit à un certain nombre de résultats irréalistes, anormaux et irrationnels pour les parties en cause: il existera une confusion quant à savoir qui est l'employeur -- tout particulièrement en ce qui concerne ses droits personnels en matière d'emploi; une incohérence est créée en matière de droit du travail; certains droits importants d'une employée aux termes de la convention collective, qui lie la ville, ne sont pas exécutoires contre l'agence dans le cas où ils entrent en conflit avec les obligations du contrat de travail conclu entre l'agence et l'employée, et ils sont en conséquence pratiquement dénués de sens pour l'employée visée par cette entente; de nombreuses conditions de travail très importantes pour un employé offrant des services temporaires seront complètement exclues d'une telle convention collective puisque l'on n'a jamais voulu que ces employés fassent partie de l'unité de négociation visant les employés de la ville; l'employée ne peut exercer, en application du Code, ses droits de participer aux négociations collectives relatives à d'importantes conditions d'emploi; et finalement, la démarche du Tribunal du travail prive l'employée de nombreux droits et avantages découlant de lois destinées à garantir des normes minimales en matière d'emploi. On ne peut pas concevoir qu'un tribunal habilité à appliquer le régime de la négociation collective prévu par le Code priverait un groupe vulnérable de salariés du droit de profiter non seulement de ce régime, mais aussi de tout autre destiné à les protéger. La décision du Tribunal du travail ne peut être maintenue. Bien que le Tribunal du travail jouisse d'une vaste compétence pour interpréter sa loi constitutive et se prononcer sur la question dont il est saisi, même lorsqu'il doit, pour ce faire, combler des lacunes et résoudre des ambiguïtés dans les lois, cette compétence ne va pas jusqu'à arriver à une interprétation qui, d'une part, ignore essentiellement l'existence de l'obligation fondamentale qu'un employeur et un salarié ont convenu de conclure un contrat de travail qui les lie juridiquement et, d'autre part, aboutit à des résultats diamétralement opposés à ceux visés par le Code et d'autres textes législatifs.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec, [1995] R.J.Q. 1671, qui a confirmé un jugement de la Cour supérieure rendu le 5 novembre 1993 qui avait rejeté une requête en évocation contre une décision du Tribunal du travail, D.T.E. 93T-806. Pourvoi rejeté, le juge L'Heureux-Dubé est dissidente.

Pierre-André Côté et Michel Dupuy, pour l'appelante.

Pierre Gingras et Serge Cadieux, pour l'intimé.

Procureurs de l'appelante: Bélanger Sauvé, Montréal.

Procureur de l'intimée: Pierre Gingras, Montréal.

Terry McDonnell v. Her Majesty the Queen (Crim.)(Alta.)(24814)

Indexed as: *R. v. McDonnell / Répertoire: R. c. McDonnell*

Judgment rendered April 24, 1997 / Jugement rendu le 24 avril 1997

Present: Lamer C.J. and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

Criminal law -- Sentencing -- Appeals -- Sexual assault -- Accused pleading guilty to two counts of sexual assault -- Trial judge sentencing accused sentenced to twelve months' incarceration for first offence and to six months for second offence, to be served concurrently -- Court of Appeal finding assaults to be major sexual assaults and raising sentence for first offence to four years' incarceration and sentence for second offence to one year, to be served consecutively -- Whether Court of Appeal erred in overturning sentences imposed by trial judge.

Criminal law -- Sentencing -- Appeals -- Applicable standard of review of sentencing decisions.

Criminal law -- Sentencing -- Sexual assault -- Starting-point approach.

The accused pleaded guilty to two counts of sexual assault, contrary to s. 271 of the *Criminal Code*. The first offence occurred in 1986 when the accused was 29. The complainant, a 16-year-old girl, had been placed in the accused's home by Social Services. She was asleep on the living room couch when the accused came home intoxicated. He undid her pants. The complainant turned over on her stomach and tried to press herself into the couch, pretending to be sleeping. He took off her jeans, started to kiss her buttock area and partially penetrated her vagina with his penis. She had her legs pressed together and he was trying to get them apart. Finally, he said "You're too difficult" and rolled onto the floor where he fell asleep. The second offence occurred in 1993 when the accused was 36. The complainant was a 14-year-old babysitter for the accused's family. She had fallen asleep on her stomach on a hide-a-bed. She woke up in the middle of the night; her underwear was pulled down and the accused was on top of her, rubbing her back with one hand and her buttocks with the other. He also touched her pelvis and vaginal areas. She screamed and fled the house. The sentencing judge found that neither of the two assaults was a major sexual assault, as defined in past cases by the Court of Appeal of the province, with a starting-point sentence of three years, and imposed a sentence of 12 months in custody for the first offence and six months for the second, to be served concurrently. The Court of Appeal allowed the Crown's appeal. The court found that the sexual assaults were major ones and sentenced the accused to four years in custody for the first offence and, considering the global effect of the sentences, to one year for the second, to be served consecutively.

Held (La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier and McLachlin JJ. dissenting): The appeal should be allowed.

Per Lamer C.J. and Sopinka, Cory, Iacobucci and Major JJ.: The Court of Appeal's decision is inconsistent with the deference that is owed to sentencing judges by appellate courts. In the absence of an error of principle, failure to consider a relevant factor, or overemphasis of the appropriate factors, a sentence should only be overturned if it is demonstrably unfit. Here, the Court of Appeal failed to point to a relevant factor not considered by the sentencing judge that would give rise to appellate review of the sentence. With respect to the first offence, the sentencing judge clearly considered penetration and psychological trauma as factors in reaching a sentence and did not treat the other personal problems the first complainant had been having around the time of the assault as a mitigating factor. After taking into account all relevant mitigating and aggravating circumstances, the sentencing judge arrived at what she considered was an appropriate sentence. With respect to the second offence, the same conclusion applies: the sentencing judge did not fail to consider relevant factors.

The mischaracterization of an offence according to judicially created categories is not an error in principle, and is an inappropriate ground to set aside the lower court's sentence. First, deference should be shown to a lower court's sentencing decision. Second, there is no legal basis for the judicial creation of a category of offence within a statutory offence for the purposes of sentencing. It is not for judges to create criminal offences, but rather for the legislature to enact them. By creating a species of sexual assault known as a "major sexual assault", and by basing sentencing decisions on such a categorization, the Alberta Court of Appeal has effectively created an offence, at least for the purposes of sentencing. Given Parliament's intention to treat sexual assaults causing bodily harm -- which includes psychological harm -- under s. 272(c) of the *Criminal Code*, it is inappropriate to create a "major sexual assault", which is based at least in part on the existence of harm to the victim pursuant to s. 271. If the prosecution is to be based on the harm to the victim, the accused should be charged under s. 272(c). It is not for the courts to establish a subset of offence within s. 271 that is based on harm. Moreover, to the extent that the Court of Appeal held that the Crown need not prove psychological harm in some instances, but rather such harm may be presumed, it was in error. If the Crown wishes to rely upon the existence of psychological harm, it should charge under s. 272(c), and prove the offence. If harm is accepted as an aggravating factor under s. 271 and psychological harm may be presumed, the burden of proving harm as an aggravating factor is improperly lifted from the Crown and a burden of disproving harm shifts to the accused. In this case, the Court of Appeal's discussion of the presumption of harm was both erroneous and unnecessary; harm existed and was considered in setting the sentence.

The first sentence's departure from the Court of Appeal's view of the appropriate starting point of three years does not in itself imply that the sentence was demonstrably unfit. Nor was there any reason given by the Crown or the Court of Appeal to conclude that a six-month sentence for the second offence was demonstrably unfit. An appellate court may set out starting-point sentences as guides to lower courts and this starting point may well be a factor to consider in determining whether a sentence is demonstrably unfit. If there is a wide disparity between the starting point for the offence and the sentence imposed, then, assuming that the Court of Appeal has set a reasonable starting point, the starting point certainly suggests, but is not determinative of, unfitness. Unless there otherwise is a proper reason to interfere with the sentence, a sentence cannot be altered on appeal, notwithstanding deviation from a starting point.

The decision to order concurrent or consecutive sentences should be treated with the same deference owed by appellate courts to sentencing judges concerning the length of sentences ordered. The Court of Appeal failed to raise a legitimate reason to alter the order of concurrent sentences made by the sentencing judge; the court simply disagreed with the result of the sentencing judge's exercise of discretion, which is an insufficient reason for interfering.

Per La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier and McLachlin JJ. (dissenting): A just sentence is one which reflects the seriousness of the crime and fits the individual circumstances of the offender. Appellate courts in a number of provinces have responded to the need to accommodate these dual goals and resolve the tension which may arise between them by introducing the concept of "starting-point" sentences. The starting-point approach to sentencing involves two steps. The first step consists of determining the appropriate range of sentence for an offence of this type in a typical case. At this stage, the inquiry is objective. The appropriate range is based on the general characteristics of the typical offence and on the assumption that the offender is a person of good character with no criminal record. Using that range as a starting point, the second step involves adjusting the sentence upward or downward on the basis of aggravating or mitigating factors. The judge must consider factors personal to the accused and the victim, and the actual consequences of the offence. In short, the sentence must be individualized to the particular crime and the particular offender before the court. This approach thus represents an attempt to marry in one sentencing principle the values of uniformity and individualization. With the starting-point approach, in all cases the final sentence will be the least that is appropriate in the circumstances.

The starting-point approach, properly understood and applied, does not violate s. 7 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*. This approach does not relieve the Crown of its burden of establishing the appropriateness of severe punishments. Once the Crown has established that the accused is guilty of the offence charged, it must then establish that the offence, in all the circumstances, falls within a particular range. This fixes the starting point. In order to obtain a harsher sentence, the Crown must also establish aggravating circumstances. On the other hand, if mitigating factors are revealed, the sentence will be reduced from the starting point. Further, the starting-point approach in sexual assault cases does not create a vague law which fails to delineate the area of risk as required by s. 7 of the *Charter*. The principle against vagueness applies to the question of what conduct is criminalized and not to sentencing ranges. The principle is satisfied if the law specifies the conduct prohibited and indicates a range of punishment. Even if the principle against vagueness did apply to sentencing ranges, the starting point here at issue would satisfy it. If anything, the starting-point approach increases the knowledge of the risk faced by a prospective or convicted offender. The possibility that judges may differ on whether to consider a particular assault major does not attract the vagueness principle. Vagueness does not arise simply because the law is open to varying interpretations by the courts.

The *Criminal Code* creates a single offence of sexual assault which embraces a wide range of conduct. The subdivision by the Alberta Court of Appeal of this vast offence into minor or major sexual assault for the purpose of sentencing, with a starting point of three years for major sexual assaults, does not amount to judicial legislation of a new offence. The starting-point approach is merely a variation on the traditional concept of ranges of sentence for particular types of criminal acts. To recognize a certain type of act as being serious or major, and hence, in the typical case, attracting a sentence in a particular range, is not to create a new crime.

The starting-point approach, properly conceived, does not involve a presumption of harm in sexual assault cases. When determining the starting point, the judge must consider whether the violation of the victim's integrity was "such that a reasonable person would know beforehand that the victim likely would suffer lasting emotional or psychological injury, whether or not physical injury occurs". The inquiry at that stage is concerned not with the actual facts of the case but with the sort of harm this type of assault would be likely to cause. Actual harm becomes an issue only at the stage of the individualization of the sentence where the judge must determine whether in fact the crime caused lasting emotional or psychological harm to the victim. At both stages, there is no presumption of harm. Because the starting-point approach does not presume actual harm to the victim, it does not violate the rule that the Crown bears the burden of proving exacerbating circumstances, nor does it conflict with the logic underlying s. 272 of the *Criminal Code*, which requires proof of actual harm in the particular case.

Courts of appeal may intervene where the sentence discloses error of principle or is demonstrably unfit. The starting-point approach does not provide a new judge-made legal principle, enabling courts of appeal to interfere with the proper exercise of the sentencing judge's decision. The starting point is not a principle of law, but rather a tool to

determine the proper range of sentence for a certain type of offence. Failure to allude to the appropriate starting point or range is not an error of principle. When a court of appeal interferes on the ground that the judge ignored the correct starting point, it is simply saying that the sentence is demonstrably unfit because it falls outside the acceptable range of sentence for that sort of offence.

Here, the sentence imposed at trial was “demonstrably unfit”. A review of many cases from Alberta reveals that a sentence of less than two years in circumstances similar to the case at bar constitutes a marked departure from the norm. The unfit nature of the sentence resulted from the sentencing judge’s failure to place appropriate weight on the appropriate factors, thus depreciating the seriousness of the offence. Most significantly, she placed great emphasis on the physical acts but did not ask herself whether this was the sort of offence which would likely result in lasting psychological or emotional harm -- the hallmark of a major sexual assault. The Court of Appeal correctly identified the first offence as a major sexual assault. While it involved no violence or threats, the result of such an assault on a typical victim would likely have been lasting emotional and psychological harm. The case exhibited few mitigating factors but a number of aggravating ones, including abuse of trust and lasting emotional and psychological harm. By adding a year to the starting-point sentence, the Court of Appeal imposed a sentence which reflected the seriousness of the offence as well as the particular circumstances of the offender. The second offence, viewed in isolation, also qualifies as a major sexual assault. The Court of Appeal correctly concluded that concurrent sentences were not appropriate in this case, which involved two separate offences on two different victims, separated by a period of seven years. Nevertheless, the global effect of the sentences must be considered and the Court of Appeal correctly imposed a sentence of one year for the second offence, to be served consecutively.

APPEAL from a judgment of the Alberta Court of Appeal (1995), 169 A.R. 170, 97 W.A.C. 170, allowing the Crown’s appeal against sentence. Appeal allowed, La Forest, L’Heureux-Dubé, Gonthier and McLachlin JJ. dissenting.

Marvin R. Bloos, for the appellant.

Paul L. Moreau, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Beresh Depoe Cunningham, Edmonton.

Solicitor for the respondent: The Department of Justice, Edmonton.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L’Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major.

Droit criminel -- Détermination de la peine -- Appels -- Agression sexuelle -- Accusé plaidant coupable relativement à deux chefs d’agression sexuelle -- Juge du procès infligeant à l’accusé une peine de douze mois d’incarcération pour la première infraction et une peine concurrente de six mois pour la deuxième infraction -- Cour d’appel jugeant que les agressions commises constituent des agressions sexuelles graves et haussant la peine pour la première infraction à quatre ans d’incarcération et la peine pour la deuxième infraction à un an, à purger consécutivement -- La Cour d’appel a-t-elle commis une erreur en écartant les peines infligées par le juge du procès?

Droit criminel -- Détermination de la peine -- Appels -- Norme de contrôle applicable aux décisions en matière de peine.

Droit criminel -- Détermination de la peine -- Agression sexuelle -- Méthode du point de départ.

L’accusé a plaidé coupable relativement à deux chefs d’agression sexuelle au sens de l’art. 271 du *Code criminel*. La première infraction a été commise en 1986, au moment où l’accusé était âgé de 29 ans. La plaignante, alors âgée de 16 ans, avait été placée chez l’accusé par les services sociaux. Elle dormait sur le canapé du salon lorsque l’accusé est entré chez lui en état d’ébriété. Il a défait le pantalon de la plaignante. Celle-ci s’est retournée sur le ventre et a essayé de s’enfoncer dans le canapé, feignant de dormir. Il lui a enlevé son jeans, a commencé à l’embrasser sur les fesses et lui a introduit partiellement le pénis dans le vagin. Elle serrait les jambes, qu’il essayait d’écarter. Finalement, il a dit «Tu es trop difficile» et il a roulé sur le plancher, où il s’est endormi. La deuxième infraction a été commise en 1993, au moment où l’accusé était âgé de 36 ans. La plaignante était âgée de 14 ans et gardait les enfants de l’accusé. Elle était étendue sur le ventre et s’était endormie sur un divan-lit. Quand elle s’est réveillée au milieu de la nuit, son sous-vêtement était descendu et l’accusé était sur elle, et lui frottait le dos d’une main et les fesses de l’autre main. Il lui a également fait des attouchements au bassin et au vagin. Elle a crié et s’est enfuie de la maison. Le juge qui a infligé la peine a conclu que ni l’une ni l’autre des agressions n’était une agression sexuelle grave -- assortie d’une peine de trois ans comme point de départ -- au sens que la cour d’appel de la province a donné à cette expression dans des affaires antérieures, et il a infligé une peine de 12 mois de détention pour la première infraction et une peine concurrente de six mois pour la deuxième infraction. La Cour d’appel a accueilli l’appel du ministère public. Elle a conclu qu’il s’agissait d’agressions

sexuelles graves et a condamné l'accusé à une peine de quatre ans de détention pour la première infraction et, vu l'effet global des peines, à une peine consécutive d'une année pour la deuxième infraction.

Arrêt (les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier et McLachlin sont dissidents): Le pourvoi est accueilli.

Le juge en chef Lamer et les juges **Sopinka**, Cory, Iacobucci et Major: La décision de la Cour d'appel ne cadre pas avec la retenue dont les cours d'appel doivent faire preuve envers les juges qui infligent une peine. Sauf erreur de principe, omission de prendre en considération un facteur pertinent ou insistance trop grande sur les facteurs appropriés, une peine ne devrait être écartée que si elle n'est manifestement pas indiquée. En l'espèce, la Cour d'appel n'a pas attiré l'attention sur un facteur pertinent que le juge qui a infligé la peine n'a pas pris en considération et qui donnerait lieu au contrôle en appel de la peine. Quant à la première infraction, le juge qui a infligé la peine a nettement considéré que la pénétration et le traumatisme psychologique entraînent en ligne de compte au moment de fixer une peine, et n'a pas considéré comme un facteur atténuant les autres problèmes personnels que la première plaignante avait à l'époque de l'agression. Après avoir tenu compte de toutes les circonstances atténuantes et aggravantes pertinentes, le juge qui a infligé la peine est arrivée à ce qui, à son avis, constituait une peine adéquate. La même conclusion s'applique quant à la deuxième infraction: le juge qui a infligé la peine n'a pas omis de prendre en considération des facteurs pertinents.

La mauvaise qualification d'une infraction selon des catégories créées par les tribunaux ne constitue pas une erreur de principe, et n'est pas une raison convenable d'annuler la peine infligée par le tribunal d'instance inférieure. Premièrement, il y a lieu de faire preuve de retenue à l'égard de la décision qu'un tribunal d'instance inférieure a rendue en matière de peine. Deuxièmement, rien ne justifie, en droit, la création par les tribunaux, aux fins de déterminer la peine, d'une catégorie d'infractions dans le cadre d'une infraction prévue par la loi. Il appartient non pas aux juges de créer des infractions criminelles, mais plutôt au législateur d'édicter de telles infractions. En créant un type d'agression sexuelle connue sous le nom d'«agression sexuelle grave» et en fondant des décisions en matière de peine sur une telle catégorisation, la Cour d'appel de l'Alberta a effectivement créé une infraction, du moins aux fins de la détermination de la peine. Étant donné l'intention du législateur de traiter, à l'al. 272c) du *Code criminel*, des agressions sexuelles infligeant des lésions corporelles -- qui comprennent le préjudice psychologique --, il est inadéquat de créer une «agression sexuelle grave» qui soit fondée, du moins en partie, sur l'existence d'un préjudice causé à la victime, conformément à l'art. 271. Si la poursuite doit être fondée sur le préjudice causé à la victime, l'accusé devrait être inculpé en vertu de l'al. 272c). Il n'appartient pas aux tribunaux d'établir une sous-catégorie d'infractions à l'art. 271 qui est fondé sur l'existence d'un préjudice. En outre, dans la mesure où la Cour d'appel a conclu que le ministère public n'a pas à prouver l'existence d'un préjudice psychologique dans certains cas, mais plutôt que l'existence d'un tel préjudice peut être présumée, elle a commis une erreur. Si le ministère public veut invoquer l'existence d'un préjudice psychologique, il devrait porter des accusations fondées sur l'al. 272c) et prouver l'existence de l'infraction. Si on reconnaît que le préjudice est un facteur aggravant en vertu de l'art. 271 et, si l'existence d'un préjudice psychologique peut être présumée, le ministère public se trouve dégagé à tort du fardeau de prouver l'existence d'un préjudice en tant que facteur aggravant, et l'accusé a alors le fardeau de réfuter le préjudice. En l'espèce, l'analyse de la présomption de préjudice à laquelle s'est livrée la Cour d'appel était à la fois erronée et inutile; il existait un préjudice et il en a été tenu compte au moment de fixer la peine.

Le fait que la première peine déroge à ce que la Cour d'appel perçoit comme un point de départ approprié de trois ans n'implique pas en soi que la peine n'était manifestement pas indiquée. Le ministère public et la Cour d'appel n'ont pas non plus donné de raison de conclure qu'une peine de six mois pour la deuxième infraction n'était manifestement pas indiquée. Une cour d'appel peut établir des peines comme point de départ pour guider les tribunaux d'instance inférieure, et le point de départ peut bien être un facteur à prendre en considération pour déterminer si une peine n'est manifestement pas indiquée. S'il y a une grande disparité entre le point de départ fixé pour l'infraction et la peine infligée, en supposant alors que la Cour d'appel a établi un point de départ raisonnable, ce point de départ laisse sûrement entendre, sans être déterminant à ce sujet, que la peine n'est manifestement pas indiquée. À moins qu'il n'y ait par ailleurs un motif de modifier la peine, une peine ne saurait être modifiée en appel, malgré l'existence d'une dérogation à un point de départ.

La décision d'infliger des peines concurrentes ou des peines consécutives devrait être traitée avec la même retenue que celle dont les cours d'appel doivent faire preuve envers les juges qui ont infligé des peines en ce qui concerne la durée de ces peines. La Cour d'appel n'a pas exposé de raison légitime de modifier l'ordonnance du juge du procès, fixant des peines concurrentes; la cour a simplement exprimé son désaccord avec le résultat de l'exercice du pouvoir discrétionnaire du juge qui a infligé les peines, ce qui est insuffisant pour intervenir.

Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier et **McLachlin** (dissidents): La peine juste est celle qui reflète la gravité du crime et s'accorde avec la situation personnelle du contrevenant. Les cours d'appel d'un certain nombre de provinces ont réagi à la nécessité de concilier ces deux objectifs et d'éliminer la tension qui peut exister entre les deux, en introduisant la notion de peines constituant un «point de départ». La méthode du point de départ en matière de détermination de la peine comporte deux étapes. La première étape consiste à déterminer l'échelle de peines convenable pour une infraction de ce genre dans un cas type. À ce stade, l'analyse est objective. L'échelle convenable est fondée sur les caractéristiques générales de l'infraction type et sur l'hypothèse que le contrevenant est une personne de bonne moralité qui ne possède aucun casier judiciaire. À l'aide de cette échelle comme point de départ, la deuxième étape

consiste notamment à ajuster la peine à la hausse ou à la baisse selon l'existence de facteurs aggravants ou de facteurs atténuants. Le juge doit examiner les facteurs propres à l'accusé et à la victime, ainsi que les conséquences réelles de l'infraction. Bref, la peine doit être individualisée en fonction du crime reproché et du contrevenant qui comparait devant le tribunal. Cette méthode représente une tentative de fondre les valeurs d'uniformité et d'individualisation en un seul principe de détermination de la peine. Avec cette méthode du point de départ, la peine finale sera, dans tous les cas, la moins sévère qui convient dans les circonstances.

La méthode du point de départ, bien interprétée et appliquée, ne viole pas l'art. 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés*. Cette méthode ne dégage pas le ministère public du fardeau qui lui incombe d'établir qu'il convient d'infliger des châtiments sévères. Une fois que le ministère public a établi que l'accusé est coupable de l'infraction reprochée, il doit ensuite établir que, compte tenu de toutes les circonstances, l'infraction se situe dans une échelle particulière. Cela fixe le point de départ. Pour obtenir une peine plus sévère, le ministère public doit également établir l'existence de circonstances aggravantes. Par ailleurs, s'il y a des facteurs atténuants, la peine infligée sera inférieure au point de départ. De plus, la méthode du point de départ dans les affaires d'agression sexuelle ne crée pas de règle imprécise qui ne délimite pas le risque couru, comme l'exige l'art. 7 de la *Charte*. Le principe interdisant l'imprécision s'applique à la question de savoir quelle conduite est criminalisée et non pas aux échelles de peines. Ce principe est respecté si la loi spécifie la conduite prohibée et indique une échelle de peines. Même si le principe interdisant l'imprécision s'appliquait aux échelles de peines, le point de départ en cause dans la présente affaire le respecterait. La méthode du point de départ accroît plutôt la connaissance du risque auquel s'expose un contrevenant éventuel ou déclaré coupable. La possibilité que des juges divergent d'opinions sur la question de savoir si une agression doit être considérée comme grave ne fait pas entrer en jeu le principe interdisant l'imprécision. L'imprécision ne résulte pas du simple fait que la loi peut être interprétée de diverses façons par les tribunaux.

Le *Code criminel* crée une seule infraction d'agression sexuelle qui vise une vaste gamme de comportements. La division, par la Cour d'appel de l'Alberta, de cette grande infraction en agression sexuelle sans gravité et en agression sexuelle grave, aux fins de la détermination de la peine, avec un point de départ de trois ans pour les agressions sexuelles graves, n'équivaut pas à une règle de droit prétorien créant une nouvelle infraction. La méthode du point de départ constitue simplement une variante de la notion traditionnelle de l'échelle de peines applicable à certains types d'actes criminels. Reconnaître qu'un type d'acte est grave et est donc assorti, dans le cas type, d'une peine située dans une échelle particulière, ne revient pas à créer un nouveau crime.

Bien conçue, la méthode du point de départ ne comporte aucune présomption de préjudice en matière d'agression sexuelle. Pour déterminer le point de départ, le juge doit se demander si la violation de l'intégrité de la victime était «telle qu'une personne raisonnable saurait à l'avance que la victime risquerait de subir un préjudice émotionnel ou psychologique permanent, peu importe que des lésions corporelles soient causées ou non». L'analyse à ce stade porte non pas sur les faits réels de l'affaire mais sur le genre de préjudice que ce type d'agression risquerait de causer. La question de l'existence d'un préjudice réel ne se pose qu'à l'étape de l'individualisation de la peine où le juge doit se demander si le crime a effectivement causé à la victime un préjudice émotionnel ou psychologique permanent. Il n'y a, à ces deux stades, aucune présomption de préjudice. Parce qu'elle ne présume pas que la victime a subi un préjudice réel, la méthode du point de départ ne viole pas la règle selon laquelle il incombe au ministère public de prouver l'existence de circonstances aggravantes, et elle n'entre pas en conflit avec la logique qui sous-tend l'art. 272 du *Code criminel*, qui exige la preuve de l'existence d'un préjudice réel dans l'affaire en cause.

Les cours d'appel peuvent intervenir lorsque la peine révèle l'existence d'une erreur de principe ou n'est manifestement pas indiquée. La méthode du point de départ ne crée pas un nouveau principe de droit prétorien, qui habilite les cours d'appel à s'immiscer dans l'exercice adéquat du pouvoir discrétionnaire du juge qui inflige la peine. Le point de départ est non pas un principe de droit, mais plutôt un moyen de déterminer l'échelle de peines appropriée pour un certain type d'infraction. L'omission de faire allusion au point de départ ou à l'échelle appropriés ne constitue pas une erreur de principe. Lorsqu'une cour d'appel intervient pour le motif que le juge n'a pas tenu compte du bon point de départ, elle ne fait que dire que la peine n'est manifestement pas indiquée parce qu'elle se situe en dehors de l'échelle de peines acceptable pour ce genre d'infraction.

En l'espèce, la peine infligée lors du procès «n'était manifestement pas indiquée». L'examen d'un bon nombre d'arrêts de l'Alberta révèle qu'une peine de moins de deux ans dans des circonstances semblables à celles dont il est question en l'espèce s'écarte de façon marquée de la norme. Le caractère non indiqué de la peine résultait de l'omission du juge qui l'a infligée d'accorder suffisamment de poids aux facteurs appropriés, ce qui a eu pour effet de déprécier la gravité de l'infraction. Qui plus est, elle a beaucoup insisté sur les actes physiques, mais elle ne s'est pas demandé si c'était le genre d'infraction qui risquerait de causer un préjudice psychologique ou émotionnel permanent qui caractérise une agression sexuelle grave. La Cour d'appel a décrit correctement la première infraction comme étant une agression sexuelle grave. Même si elle était dépourvue de violence et de menaces, une telle agression sur une victime type lui aurait vraisemblablement causé un préjudice émotionnel et psychologique permanent. L'affaire comportait peu de facteurs atténuants mais un certain nombre de facteurs aggravants, dont un abus de confiance et un préjudice émotionnel et psychologique permanent. En ajoutant un an à la peine qui constituait le point de départ, la Cour d'appel a infligé une

peine qui reflétait la gravité de l'infraction ainsi que la situation particulière du contrevenant. Considérée séparément, la deuxième infraction peut elle aussi être qualifiée d'agression sexuelle grave. La Cour d'appel a eu raison de conclure qu'il ne convenait pas d'infliger des peines concurrentes dans la présente affaire où il est question de deux infractions distinctes commises, à sept ans d'intervalle, sur deux victimes différentes. Néanmoins, il faut tenir compte de l'incidence globale des peines, et la Cour d'appel a eu raison d'imposer une peine consécutive d'un an pour la deuxième infraction.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Alberta (1995), 169 A.R. 170, 97 W.A.C. 170, qui a accueilli l'appel du ministère public contre une peine. Pourvoi accueilli, les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier et McLachlin sont dissidents.

Marvin R. Bloos, pour l'appelant.

Paul L. Moreau, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelant: Beresh Depoe Cunningham, Edmonton.

Procureur de l'intimée: Le ministère de la Justice, Edmonton.

British Columbia Rugby Union, et al v. Mark Hamstra, et al (B.C.)(24743)
Indexed as: Hamstra (Guardian ad litem of) v. British Columbia Rugby Union /
Répertorié: Hamstra (Tuteur à l'instance de) c. British Columbia Rugby Union
Judgment rendered April 24, 1997 / Jugement rendu le 24 avril 1997

Present: L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

Civil procedure -- Trial -- Jury -- Discharge -- References made during trial to possibility of defendant's being insured -- Judge discharging jury and plaintiffs electing to proceed by judge alone -- Whether trial judge erred in discharging the jury because of the references to insurance -- If in error, whether the plaintiffs entitled to a new trial despite their election to continue -- Supreme Court Rules, B.C. Reg. 310/76, Rule 41(6).

Mark Hamstra was rendered quadriplegic in a rugby match held under the auspices of The British Columbia Rugby Union and supervised on its behalf by a coach, Brian Rigby. He and his father commenced an action in negligence against B.C. Rugby and Rigby. One of the players testifying at the trial by judge and jury referred to an insurance adjuster. None of the parties or the trial judge commented on that reference. Later in the trial, another witness stated that he assumed an insurance company would pay any damages awarded against B.C. Rugby. The trial judge cautioned the jury to ignore the reference. B.C. Rugby then brought a motion for an order that the jury be discharged on the ground that its defence might be prejudiced by the reference. The trial judge granted the motion and the respondents, given the option of a new trial before a new jury or continuing the trial with the trial judge sitting alone, elected to continue. The action was dismissed but an appeal was allowed and a new trial was ordered. The Court of Appeal's reasons dealt only with the error by the trial judge in discharging the jury. At issue here were whether the trial judge erred in discharging the jury because of the references to the possibility that B.C. Rugby was insured, and if so, whether the respondents are entitled to a new trial despite their election to continue before the trial judge sitting alone.

Held: The appeal should be allowed.

In *Bowhey v. Theakston*, [1951] S.C.R. 679, this Court held that a jury should be discharged automatically if something occurs from which the jury might reasonably infer that the defendant is insured. This Court should overrule its decision in *Theakston* as it relates to the automatic discharge of the jury once a reference to insurance is made. The rationale for the *Theakston* rule is no longer valid given that insurance is widely known.

The decision whether to discharge the jury should be a matter within the discretion of the trial judge. In exercising this discretion, the trial judge should consider whether the reference has caused a substantial wrong or miscarriage of justice so that it would be unfair to continue with the present jury. In assessing the likelihood of prejudice, the trial judge should consider whether the fact that the defendant is insured is well known. If the trial judge determines that the reference to the defendant's being insured is likely to result in prejudice, the jury should not be discharged automatically. The jury should only be discharged if the trial judge considers that the prejudice cannot be cured. In most cases the jury will be able, with proper instructions from the trial judge, to disregard the fact of insurance in determining liability and assessing damages.

Absent an error of law, an appellate court should not interfere with the exercise by a trial judge of his or her discretion in the conduct of a trial. This applies with equal force to a decision to retain or discharge the jury.

The reasons for judgment do not indicate that the trial judge applied the rule in *Theakston*. He did not automatically discharge the jury but considered, first, if the references to insurance were prejudicial, and if so, whether he could remove the prejudice by instructing the jury. He concluded that he could not and it was only then that he exercised his discretion and discharged the jury. The question as to whether the respondents were entitled to a new trial despite their election to continue before the trial judge sitting alone was moot given that the trial judge did not err in discharging the jury.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1995), 4 B.C.L.R. (3d) 126, 57 B.C.A.C. 202, 57 W.A.C. 202, 123 D.L.R. (4th) 693, 38 C.P.C. (3d) 145, with additional reasons (1995), 8 B.C.L.R. (3d) 136, 60 B.C.A.C. 156, 99 W.A.C. 156, 124 D.L.R. (4th) 607, 38 C.P.C. (3d) 164, allowing an appeal from a judgment of Hollinrake J. (1989), 1 C.C.L.T. (2d) 78. Appeal allowed.

David J. Whitelaw and T. Ryan Darby, for the appellant The British Columbia Rugby Union.

Eric A. Dolden and Karen Liang, for the appellant Brian Rigby.

Robert D. Gibbens, for the respondents.

Solicitors for the appellant The British Columbia Rugby Union: Killam, Whitelaw & Twining, Vancouver.

Solicitors for the appellant Brian Rigby: Dolden, Walker, Folick, Vancouver.

Solicitors for the respondents: Laxton & Company, Vancouver.

Présents: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major.

Procédure civile -- Procès -- Jury -- Libération -- Allusions durant le procès à la possibilité que la défenderesse soit assurée -- Juge libérant le jury et demandeurs optant pour la poursuite de leur procès devant le juge seul -- Le juge de première instance a-t-il commis une erreur en libérant le jury à cause des allusions à une assurance? -- S'il y a eu erreur, les demandeurs ont-ils droit à un nouveau procès malgré leur choix de poursuivre le procès? -- Supreme Court Rules, B.C. Reg. 310/76, art. 41(6).

Mark Hamstra est devenu tétraplégique lors d'un match de rugby joué sous les auspices de The British Columbia Rugby Union et supervisé, au nom de celle-ci, par l'entraîneur Brian Rigby. Hamstra et son père ont intenté une action pour négligence contre la B.C. Rugby et Rigby. L'un des joueurs, qui témoignait au procès devant un juge et un jury, a fait allusion à un expert en assurances. Aucune des parties ni le juge de première instance n'ont commenté cette allusion. Plus tard au cours du procès, un autre témoin a déclaré qu'il présumait qu'une compagnie d'assurances paierait les dommages-intérêts auxquels la B.C. Rugby pourrait être condamnée. Le juge de première instance a prévenu le jury de ne pas tenir compte de cette allusion. La B.C. Rugby a ensuite déposé une requête visant à obtenir une ordonnance enjoignant de libérer le jury pour le motif que l'allusion qui avait été faite pourrait nuire à sa défense. Le juge de première instance a accueilli la requête et les intimés, qui avaient le choix de subir un nouveau procès devant un nouveau jury ou de continuer de subir leur procès devant le juge de première instance seul, ont opté pour la poursuite de leur procès. L'action a été rejetée, mais un appel a été accueilli et un nouveau procès a été ordonné. La Cour d'appel a limité ses motifs à l'erreur que le juge de première instance avait commise en libérant le jury. En l'espèce, il s'agit de savoir si le juge de première instance a commis une erreur en libérant le jury à cause des allusions à la possibilité que la B.C. Rugby soit assurée et, dans l'affirmative, si les intimés ont droit à un nouveau procès malgré qu'ils aient opté pour la poursuite du procès devant le juge de première instance seul.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli.

Dans l'arrêt *Bowhey c. Theakston*, [1951] R.C.S. 679, notre Cour a conclu qu'un jury devrait être libéré automatiquement s'il survient quelque chose dont il pourrait raisonnablement déduire que le défendeur est assuré. Notre Cour devrait renverser son arrêt *Theakston* dans la mesure où il concerne la libération automatique du jury, une fois qu'il a été fait allusion à une assurance. Le raisonnement qui sous-tend la règle de l'arrêt *Theakston* n'est plus valide étant donné que l'assurance est désormais une réalité notoire.

La décision de libérer le jury devrait relever du pouvoir discrétionnaire du juge de première instance. Dans l'exercice de ce pouvoir discrétionnaire, le juge de première instance devrait se demander si l'allusion a causé un tort important ou une erreur judiciaire grave, de sorte qu'il ne serait pas équitable que le procès se poursuive devant le présent jury. Pour évaluer le risque de préjudice, le juge de première instance devrait se demander s'il est notoire que le défendeur est assuré. Si le juge de première instance décide que l'allusion au fait que le défendeur est assuré risque de causer un préjudice, le jury ne devrait pas être libéré automatiquement. Le jury ne devrait être libéré que si le juge de première instance considère qu'il est impossible de remédier au préjudice. Dans la plupart des cas, le jury pourra, après avoir reçu des directives appropriées du juge de première instance, ne pas tenir compte de l'existence d'une assurance pour établir la responsabilité et évaluer les dommages-intérêts.

En l'absence d'une erreur de droit, une cour d'appel ne devrait pas toucher à l'exercice du pouvoir discrétionnaire du juge de première instance au cours d'un procès. Cela s'applique tout autant à une décision de garder ou de libérer le jury.

Les motifs de jugement n'indiquent pas que le juge de première instance a appliqué la règle de l'arrêt *Theakston*. Il n'a pas libéré automatiquement le jury, mais il s'est d'abord demandé si les allusions à une assurance étaient préjudiciables et, dans l'affirmative, s'il pourrait, par des directives au jury, supprimer le préjudice causé. Il a conclu qu'il ne le pourrait pas, et c'est seulement à ce moment-là qu'il a exercé son pouvoir discrétionnaire et libéré le jury. La question de savoir si les intimés ont droit à un nouveau procès malgré qu'ils aient opté pour la poursuite du procès devant le juge de première instance seul est sans objet étant donné que le juge de première instance n'a commis aucune erreur en libérant le jury.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (1995), 4 B.C.L.R. (3d) 126, 57 B.C.A.C. 202, 57 W.A.C. 202, 123 D.L.R. (4th) 693, 38 C.P.C. (3d) 145, motifs additionnels (1995), 8 B.C.L.R. (3d) 136, 60 B.C.A.C. 156, 99 W.A.C. 156, 124 D.L.R. (4th) 607, 38 C.P.C. (3d) 164, qui a accueilli l'appel interjeté contre un jugement du juge Hollinrake (1989), 1 C.C.L.T. (2d) 78. Pourvoi accueilli.

David J. Whitelaw et T. Ryan Darby, pour l'appelante The British Columbia Rugby Union.

Eric A. Dolden et Karen Liang, pour l'appelant Brian Rigby.

Robert D. Gibbens, pour les intimés.

Procureurs de l'appelante The British Columbia Rugby Union: Killam, Whitelaw & Twining, Vancouver.

Procureurs de l'appelant Brian Rigby: Dolden, Walker, Folick, Vancouver.

Procureurs des intimés: Laxton & Company, Vancouver.

Her Majesty the Queen v. Donald Wayne Cook (Crim.)(N.B.)(25394)

Indexed as: R. v. Cook / Répertoire: R. c. Cook

Hearing and judgment: February 20, 1997; Reasons delivered: April 24, 1997.

Audition et jugement: 20 février 1997; Motifs déposés: 24 avril 1997.

Present: Lamer C.J. and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci and Major JJ.

Criminal law -- Duties of Crown in conducting its case -- Crown not calling victim of attack as witness -- Facts established through other witnesses -- Whether Crown required to call certain witnesses as part of its case in chief -- Criminal Code, R.S.C., 1985, c. C-46, s. 651(3).

The accused was charged with assault causing bodily harm of a male victim and two counts of sexual assault of a female victim after an incident in the woman's apartment. The jury found him guilty of the first charge but was unable to reach a verdict with respect to the other two counts. The male victim did not testify. The Crown's main witness was the woman whose evidence of the assault causing bodily harm was supported by other evidence which included: (1) DNA evidence establishing blood at the scene of the crime to be the victim's; (2) the machete used in the assault; (3) evidence confirming a telephone call's being received where help was sought; (4) evidence of the doctor attending the victim as to the wound's being consistent with a machete attack; and (5) evidence of the woman's mother, who had arrived at the apartment the morning after the incident took place, as to the accused's presence in the apartment. No objection was raised at trial as to the victim's not testifying and the accused declined to call any evidence. The conviction was overturned on appeal. At issue here is whether the Crown has a mandatory duty to call certain witnesses as part of its case in chief.

Held: The appeal should be allowed.

The Crown, for the criminal justice system to work well, must possess a fair deal of discretion extending to all aspects of the trial process. This discretion is not absolute and its improper exercise can result in the finding of an abuse of process. The Crown cannot adopt a purely adversarial role towards the defence, given its special function in ensuring that justice is served, but it is both permissible and desirable that the Crown vigorously pursue a legitimate result to the best of its ability. Part of this discretion involves the choice of which witnesses to call. Given the strong preference this Court has shown for deferring to the Crown's discretionary authority, it would take a strong opposing rationale to warrant the creation of a duty which so clearly impedes it.

The term "essential to the . . . narrative" in *Lemay v. The King* does not mean that all witnesses with relevant testimony have to be called by the prosecution. The jurisprudence does not suggest such an imposition. The term refers only to the Crown's burden of proof in a criminal proceeding. Where the "narrative" is not adequately set forth, elements of the offence might not be properly proven and the Crown risks losing its case. Additionally, whether or not witnesses have been called is a factor appellate courts can consider in reviewing a decision as to the reasonableness of its verdict.

The main ground for opposing the Crown's discretionary authority to call witnesses has historically been that of fairness. Three factors affecting fairness were raised: that the Crown's not calling witnesses would cause a trial by ambush, the loss of ability to cross-examine and depriving an accused of the right to address the jury last.

Since the Crown must now disclose relevant information it possesses (*R. v. Stinchcombe*), the defence cannot now be "ambushed" in the sense that it was unaware of potentially exculpatory evidence discovered by the Crown or even of material inconsistencies. These developments have extinguished any rationale compelling the Crown to call witnesses based on the need to bring all material facts forward. The accused is not "ambushed" by the fact that a given witness is not called; any existing unfairness can be resolved through the disclosure process and the accused's ability to call the witness.

The contemporaneous cross-examination of a witness is not necessary to guarantee a fair trial. There is no prejudice in the respondent's not getting a free opportunity to cross-examine every potential witness whether or not the Crown wished to call them. An accused concerned about a deprivation of the opportunity to cross-examine can rely, in an appropriate case, on the *Canada Evidence Act*. In the rare case the tactical disadvantage to the defence of calling a potentially hostile witness would be manifestly unfair, the trial judge would be entitled to consider this as a factor in deciding whether to call the witness him- or herself.

A failure on the Crown's part to call a witness which would result in prejudice to the accused because of loss of the choice to address the jury last should not affect the Crown's discretion to produce the witnesses it chooses. Rather, the failure to call a witness can be a factor for the trial judge to consider in deciding whether or not to call the witness him- or herself. This is a preferable, flexible solution which allows the trial judge to balance the competing factors carefully and assess the actual prejudice to an accused rather than merely speculating about potential harm.

The testimony of the complainant or victim should not be treated any differently from that of any other witness. In the vast majority of cases, the Crown, where it adduces nothing at all from the complainant or victim, will need some other evidence of a compelling nature to establish the accused's guilt beyond a reasonable doubt. This burden will be even more difficult to overcome where there appears to be no good reason for refusing to call the witness. In many situations, legitimate questions would arise in the minds of the trier of fact where a victim was willing and able to testify, and yet without any explanation, was not called on behalf of the Crown. Still, there is no duty resting upon the Crown to call the witness.

Where the Crown does not call a given witness two problems can theoretically arise as a result. First, a question about disclosure could arise in that the Crown could be alleged to have discovered information damaging to its case. Here, the approach taken by this Court in cases where disclosure is not properly made should be applied. Second, where the Crown intentionally abuses its discretion in some manner by failing to call the witness, the trial judge can still consider the Crown's conduct as a factor influencing his or her exercise of the discretion to call the witness, or alternatively, find that the Crown has committed an abuse of process.

The trial judge did not err in failing to inquire into why the Crown chose not to call the victim. The onus to prove the Crown's misconduct lies upon the accused. Similarly, a finding of an abuse of process or "oblique motive" is only available where the accused can establish such conduct on a balance of probabilities. The calling of witnesses by the trial judge is a matter to be left to each judge's discretion and should be exercised in rare cases so as to avoid overly interfering with the adversarial nature of the proceedings.

APPEAL from a judgment of a judgment of the New Brunswick Court of Appeal (1996), 178 N.B.R. (2d) 38, 107 C.C.C. (3d) 334, 49 C.R. (4th) 17, allowing an appeal from conviction by McLellan J. Appeal allowed.

Graham J. Sleeth, Q.C., and Christopher T. Titus, for the appellant.

Margaret Gallagher, for the respondent.

Solicitor for the appellant: The Attorney General for New Brunswick, Fredericton.

Solicitor for the respondent: Margaret Gallagher, Saint John.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci et Major.

Droit criminel -- Obligations du ministère public dans la conduite de sa cause -- Le ministère public n'a pas cité à témoigner la victime de l'attaque -- Établissement des faits grâce à d'autres témoins -- Dans la présentation de sa preuve principale, le ministère public a-t-il l'obligation de citer certains témoins? -- Code criminel, L.R.C. (1985), ch. C-46, art. 651(3).

L'intimé a été accusé d'avoir commis des voies de fait causant des lésions corporelles à un homme et d'avoir commis deux agressions sexuelles contre une femme, à la suite d'un incident survenu à l'appartement de cette dernière. Le jury a rendu un verdict de culpabilité à l'égard du premier chef d'accusation, mais s'est déclaré dans l'impasse quant aux deux autres chefs. La victime de sexe masculin n'a pas témoigné. Le principal témoin du ministère public était la femme; son témoignage relatif aux voies de fait causant des lésions corporelles a été corroboré par d'autres éléments de preuve, dont: (1) l'analyse génétique établissant que le sang trouvé sur les lieux du crime était celui de la victime; (2) la machette utilisée pour commettre les voies de fait; (3) la déposition confirmant l'appel téléphonique reçu à l'appartement et la demande d'aide; (4) le témoignage du médecin qui a soigné la victime, selon lequel l'aspect de la blessure donnait à penser qu'elle résultait d'un coup de machette; (5) le témoignage de la mère de la femme, arrivée à l'appartement le matin, peu après l'incident, quant à la présence de l'accusé sur les lieux. Au procès, l'intimé ne s'est nullement opposé au fait que la victime n'avait pas témoigné, et il ne s'est pas prévalu de son droit de faire entendre des témoins. La déclaration de culpabilité a été renversée en appel. La question soulevée dans le présent pourvoi est de savoir si, dans la présentation de sa preuve principale, le ministère public est tenu de citer certains témoins.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli.

Il est reconnu, comme principe général de bon fonctionnement du système de justice criminelle, que le ministère public doit disposer d'un assez large pouvoir discrétionnaire s'étendant à tous les aspects de l'instance. Ce pouvoir discrétionnaire n'est pas absolu et l'exercice irrégulier du pouvoir discrétionnaire de la poursuite peut mener à une conclusion d'abus de procédure. Le ministère public ne peut adopter une attitude purement contradictoire à l'égard de la défense, étant donné sa fonction spéciale qui consiste à s'assurer que justice soit rendue, mais il est à la fois permis et souhaitable qu'il s'engage vigoureusement et au mieux de ses habiletés dans la poursuite d'un but légitime. Ce pouvoir

discrétionnaire s'exerce en partie par le choix des témoins cités à témoigner. Étant donné la prédilection de la Cour pour la reconnaissance du pouvoir discrétionnaire du ministère public, il faudrait des arguments contraires solides pour justifier la création d'une obligation empiétant de manière si nette sur ce pouvoir.

L'expression «essentiel pour la narration de l'histoire», dans l'arrêt *Lemay c. The King*, ne signifie pas que tous les témoins dont la déposition serait pertinente doivent être cités par la poursuite. La jurisprudence ne permet pas de conclure en ce sens. L'expression ne vise que la charge de la preuve incombant au ministère public dans une procédure criminelle. Lorsque «l'histoire» n'est pas présentée adéquatement, des éléments de l'infraction peuvent ne pas être suffisamment prouvés et le ministère public risque de perdre la cause. De plus, la question de savoir si des témoins ont été cités peut devenir un facteur dont une cour d'appel tiendra compte pour statuer sur le caractère raisonnable du verdict.

Le principal moyen traditionnellement invoqué contre le pouvoir discrétionnaire du ministère public de citer les témoins concerne l'équité. Trois moyens intéressant l'équité ont été invoqués: l'omission par le ministère public de citer des témoins assimilable au recours à des pièges pendant le procès, la perte de la possibilité de contre-interroger le témoin et celle du droit de l'accusé de s'adresser au jury en dernier.

Étant donné que le ministère public a maintenant l'obligation de divulguer l'information pertinente en sa possession (*R. c. Stinchcombe*), la défense ne peut de nos jours être «surprise», en ce sens qu'elle aurait ignoré l'existence d'éléments de preuve potentiellement exculpatoires ou d'incohérences graves dans le récit d'un témoin, découverts par le ministère public. Toute règle fondée sur la nécessité de présenter tous les faits importants et forçant le ministère public à citer certains témoins a été abrogée par l'évolution du droit en matière de divulgation. L'accusé n'est pas «surpris» en raison du fait qu'un témoin donné n'est pas cité; tout risque d'injustice à cet égard est dissipé grâce à la divulgation et au droit qu'a l'accusé de faire entendre le témoin:

La contemporanéité du contre-interrogatoire d'un témoin n'est pas nécessaire pour garantir l'équité du procès. Aucun préjudice n'a été causé du fait que l'intimé n'a pas eu le loisir de contre-interroger tous les témoins potentiels dans cette affaire, que le ministère public ait souhaité ou non les faire témoigner. L'accusé qui craint d'être privé de la possibilité de contre-interroger peut invoquer, dans les cas qui s'y prêtent, la *Loi sur la preuve au Canada*. Dans les rares cas où le désavantage tactique pour la défense de faire entendre un témoin potentiellement hostile serait manifestement inéquitable, le juge du procès aurait le droit de prendre en considération ce facteur pour décider s'il cite lui-même le témoin.

L'omission par le ministère public de citer un témoin qui aurait pour effet de causer un préjudice à l'accusé en raison de la perte du pouvoir de s'adresser au jury en dernier ne devrait pas porter atteinte au pouvoir discrétionnaire du ministère public de citer les témoins de son choix. Il s'agit plutôt d'un facteur que le juge du procès peut prendre en considération pour décider s'il cite lui-même le témoin. Cette solution souple est préférable et permet au juge du procès de peser soigneusement les éléments opposés et d'évaluer le préjudice réel que subirait l'accusé, plutôt que de simplement conjecturer sur un préjudice éventuel.

Le témoignage du plaignant ou de la victime ne devrait pas être traité différemment des dépositions des autres témoins. Dans la plupart des cas, s'il ne présente absolument aucune déclaration du plaignant ou de la victime, le ministère public aura besoin d'autres éléments particulièrement probants pour établir la culpabilité de l'accusé hors de tout doute raisonnable. Il lui sera d'autant plus difficile d'y parvenir qu'il semblera n'y avoir aucune bonne raison de refuser de faire entendre le témoin. Dans un grand nombre de cas, cela soulèverait des questions légitimes dans l'esprit du juge des faits si la victime était disposée à témoigner et capable de le faire, mais que, sans explication, le ministère public se refusait à la citer. Néanmoins, le ministère public n'est pas tenu de citer le témoin.

Lorsque le ministère public ne cite pas un témoin donné, deux difficultés peuvent théoriquement surgir. Premièrement, cela peut soulever la question de la divulgation car l'on pourrait soutenir que le ministère public a pris connaissance d'une information de nature à nuire à l'accusation. Il faut alors appliquer l'approche utilisée par notre Cour dans les cas où la divulgation n'a pas été faite de façon appropriée. Deuxièmement, lorsque le ministère public abuse intentionnellement de son pouvoir discrétionnaire d'une façon ou d'une autre en s'abstenant de citer le témoin, le juge du procès peut toujours prendre en considération la conduite du ministère public pour déterminer s'il doit exercer son pouvoir discrétionnaire de citer le témoin ou, subsidiairement, pour conclure que le ministère public a commis un abus de procédure.

Le juge du procès ne s'est pas trompé en ne s'enquérant pas des motifs pour lesquels le ministère public avait décidé de ne pas citer la victime. Il incombe à l'accusé de faire la preuve de l'inconduite du substitut du procureur général. De même, il ne sera possible de conclure à l'abus de procédure ou à l'existence d'une «raison détournée» que si l'accusé parvient à faire la preuve, selon la prépondérance des probabilités, de cette conduite. La citation de témoins par le juge du procès relève du pouvoir discrétionnaire du juge, et ce pouvoir ne devrait être exercé que rarement pour ne pas porter atteinte indûment à la nature contradictoire de la procédure.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Nouveau-Brunswick (1996), 178 N.B.R. (2d) 38, 107 C.C.C. (3d) 334, 49 C.R. (4th) 17, qui a accueilli un appel contre une déclaration de culpabilité prononcée par le juge McLellan. Pourvoi accueilli.

Graham J. Sleeth, c.r., et Christopher T. Titus, pour l'appelante.

Margaret Gallagher, pour l'intimé.

Procureur de l'appelante: Le procureur général du Nouveau-Brunswick, Fredericton.

Procureur de l'intimé : Margaret Gallagher, Saint-Jean.

WEEKLY AGENDA

ORDRE DU JOUR DE LA SEMAINE

AGENDA for the week beginning April 28, 1997.
ORDRE DU JOUR pour la semaine commençant le 28 avril 1997.

<u>Date of Hearing/ Date d'audition</u>	<u>Case Number and Name/ Numéro et nom de la cause</u>
28/04/97	American Home Assurance Company v. Brkich & Brkich Enterprises Ltd. et al. (B.C.)(24959)
29/04/97	Ernest Richard Greyeyes v. Her Majesty The Queen (Crim.)(Sask.)(25501)
30/04/97	Government of Saskatchewan v. Elaine Pasiachnyk et al. - and between - The Workers' Compensation Board v. Elaine Pasiachnyk et al. (Sask.)(24913)

NOTE:

This agenda is subject to change. Hearing dates should be confirmed with Process Registry staff at (613) 996-8666.

Cet ordre du jour est sujet à modification. Les dates d'audience devraient être confirmées auprès du personnel du greffe au (613) 996-8666.

24959 *American Home Assurance Company v. Brkich & Brkich Enterprises Ltd. and Mel Hotels Ltd., doing business as The Commercial Hotel*

Commercial law - Insurance - Contracts - Whether replacement cost insurance rests on the principle of indemnity - Whether imposing a contractual obligation to rebuild upon a third party satisfies the requirement that the Insured effect replacement - Whether the Respondents could recover replacement costs under the Policy without having expended any amount in the reconstruction - Whether the payment of replacement proceeds constitutes a windfall to the Respondent.

The Respondents owned a hotel which was destroyed by fire while insured by the Appellant. The property was insured for replacement value only. The Appellant paid the Respondents' loss on an actual cash value basis, and the Respondents made it clear at that time that they intended to rebuild. The Respondents, after engaging architectural and engineering services in connection to the rebuilding, signed a contract for reconstruction of the hotel.

On the same day, they sold the property to a third party on condition that the third party would rebuild the hotel according to the terms of the construction contract. The cost of rebuilding was subtracted from the total value of the property when valuing the property for sale, and damages in the event of the third party not rebuilding were specifically named as \$509,504.66, the amount claimed in this action. The third party rebuilt the hotel according to the construction contract and at its own expense.

At issue was whether the Respondents were entitled to be indemnified for replacement costs. The Respondents proceeded by way of summary trial and judgment was granted to the Appellant. On appeal, the Court of Appeal allowed the appeal.

Origin of the case:	British Columbia
File No.:	24959
Judgment of the Court of Appeal:	July 21, 1995
Counsel:	Judith P. Kennedy for the Appellant Alan E. Farber for the Respondent

24959 *American Home Assurance Company c. Brkich Enterprises Ltd. et Mel Hotels Ltd., exploitant sous la raison sociale The Commercial Hotel*

Droit commercial - Assurance - Contrats - Une assurance valeur à neuf repose-t-elle sur le principe de l'indemnisation? - Le fait d'imposer par contrat à une tierce partie une obligation de reconstruire satisfait-il à l'exigence que l'assuré procède à la remise à neuf? - Les intimées pouvaient-elles recouvrer la valeur à neuf aux termes de la police sans avoir dépensé quoi que ce soit pour la reconstruction? - Le paiement de la valeur à neuf constitue-t-il un profit pour les intimées?

Les intimées étaient propriétaires d'un hôtel qui fut détruit par un incendie alors qu'il se trouvait assuré par l'appelante. Le bien n'était assuré que pour la valeur à neuf. L'appelante a versé aux intimées le montant de la perte suivant la valeur au jour du sinistre, et les intimées ont alors clairement indiqué qu'elles avaient l'intention de reconstruire. Après avoir utilisé des services d'architecte et d'ingénierie relativement à la reconstruction, les intimées ont signé un contrat pour la reconstruction de l'hôtel.

Le même jour, elles ont vendu le bien à une tierce partie à la condition que celle-ci reconstruise l'hôtel conformément au contrat de construction. On a déduit le coût des travaux de reconstruction de la valeur totale du bien, suivant l'évaluation effectuée pour la vente, et spécifiquement prévu des dommages-intérêts de 509 504,66\$ - montant réclamé dans la présente action - dans le cas où la tierce partie ne procéderait pas à la reconstruction. La tierce partie a reconstruit l'hôtel suivant le contrat de construction et à ses frais.

La question en litige visait à déterminer si les intimées avaient droit de recevoir la valeur à neuf. Les intimées ont subi un procès sommaire et le jugement a donné gain de cause à l'appelante. La Cour d'appel a accueilli l'appel interjeté.

Origine:	Colombie-Britannique
N° de greffe:	24959
Arrêt de la Cour d'appel:	Le 21 juillet 1995
Avocats:	Judith P. Kennedy pour l'appelante Alan E. Farber pour l'intimée

25501 Ernest Richard Greyeyes v. Her Majesty The Queen

Criminal law - Narcotics - Evidence - Whether the Court of Appeal exceeded its jurisdiction - Whether the trial judge erred in law in finding that the Appellant was not a party to the offence of trafficking pursuant to s. 21(1)(b) and (c) of the *Criminal Code* - Whether the trial judge erred in allowing the defence of "agent for the purchaser" to be available to the Appellant.

Constable Morgan, an RCMP undercover agent believed that a party at a certain apartment building in Saskatoon was selling cocaine. He and an informer were unable to identify themselves adequately to gain entry to the building. The next day, Morgan contacted the Appellant, Ernest Richard Greyeyes and was able to purchase marihuana from him. The following day, Morgan asked the Appellant if he knew where he could get some cocaine and Greyeyes took him to the same apartment building. Greyeyes went alone to the apartment and indicated that the party did not have any cocaine that day, but would probably later in the day.

Morgan and the Appellant returned to the building that evening and Greyeyes identified himself over the intercom. At the apartment door, Greyeyes again identified himself. Because the party was unable to open the door, Morgan whispered that he wanted one unit to Greyeyes who conveyed the information to the party behind the door. After asking the cost, Morgan gave the money to Greyeyes who slipped it under the door, picked up the envelope with the cocaine and gave the envelope to Morgan.

The Appellant was charged with trafficking in marihuana and in cocaine and with breaches of probation. At trial, the Appellant was convicted of the charge of trafficking in marihuana and breach of probation, but was acquitted of trafficking in cocaine. On appeal, the majority of the Court of Appeal convicted the Appellant of trafficking in cocaine. Vancise J.A. dissented on the following questions of law:

- “1. The trial judge did not err in law in finding that the actions of the Appellant do not come within the definition of ‘trafficking’ as contained in s. 2 of the *Narcotic Control Act*;
2. The trial judge did not err in law in finding that the Respondent did not aid or abet any person, and accordingly was not a party to the offence of trafficking pursuant to s. 21(1)(b) and (c) of the *Criminal Code*;
3. The trial judge did not err in law in failing to conclude that the Appellant was guilty of the offence of trafficking as a person counselling or procuring the offence pursuant to s. 22 of the *Criminal Code*.”

Origin of the case:	Saskatchewan
File No.:	25501
Judgment of the Court of Appeal:	July 25, 1996
Counsel:	Roger J. Kergoat for the Appellant Douglas G. Curliss for the Respondent

25501 Ernest Richard Greyeyes c. Sa Majesté la Reine

Droit criminel - Stupéfiants - Preuve - La Cour d'appel a-t-elle outrepassé sa compétence? - Le juge du procès a-t-il commis une erreur de droit en concluant que l'appelant n'était pas partie à l'infraction de trafic de stupéfiants en application des al. 21(1)b) et c) du *Code criminel*? - Le juge du procès a-t-il commis une erreur en permettant que l'appelant puisse utiliser la défense de «mandataire de l'acheteur»?

L'agent Morgan, un agent banalisé de la GRC, croyait qu'un groupe demeurant dans un certain immeuble d'habitation de Saskatoon vendait de la cocaïne. Lui-même et un indicateur ont été incapables de s'identifier correctement pour réussir à entrer dans l'immeuble. Le lendemain, Morgan a communiqué avec l'appelant, Ernest Richard Greyeyes, et a pu lui acheter de la marihuana. Le lendemain, Morgan a demandé à l'appelant s'il savait où il pourrait obtenir de la cocaïne, et Greyeyes l'a conduit au même immeuble d'habitation. Greyeyes s'est rendu seul à l'appartement et a indiqué que le groupe n'avait pas de cocaïne ce jour-là, mais en aurait probablement plus tard dans la journée.

Morgan et l'appelant sont retournés à l'immeuble ce soir-là et Greyeyes s'est identifié sur l'intercom. À la porte de l'appartement, il s'est de nouveau identifié. Parce que l'occupant était incapable d'ouvrir la porte, Morgan a soufflé qu'il voulait une unité à Greyeyes qui a transmis le message au groupe derrière la porte. Après avoir demandé le prix, Morgan a donné l'argent à Greyeyes qui l'a glissé sous la porte, a ramassé l'enveloppe contenant la cocaïne et l'a remise à Morgan.

L'appelant a été accusé de trafic de marihuana et de cocaïne ainsi que de bris de probation. Au procès, l'appelant a été reconnu coupable de l'accusation de trafic de marihuana et de bris de probation, mais a été acquitté relativement à l'accusation de trafic de cocaïne. La Cour d'appel à la majorité a déclaré l'appelant coupable de trafic de cocaïne. Le juge Vancise a exprimé sa dissidence sur les questions de droit suivantes:

[traduction]

- «1. Le juge du procès n'a pas commis d'erreur de droit en concluant que les actes de l'appelant ne relèvent pas de la définition de «faire le trafic» contenue à l'art. 2 de la *Loi sur les stupéfiants*;
2. Le juge du procès n'a pas commis d'erreur de droit en concluant que l'intimée n'a pas aidé ou encouragé qui que ce soit et par conséquent n'était pas partie à l'infraction de trafic de stupéfiant en application des al. 21(1)b) et c) du *Code criminel*;
3. Le juge du procès n'a pas commis d'erreur de droit en ne concluant pas que l'appelant était coupable de l'infraction de trafic de stupéfiant à titre de personne qui a conseillé de commettre l'infraction, en application de l'art. 22 du *Code criminel*.»

Origine:	Saskatchewan
N° de greffe:	25501
Arrêt de la Cour d'appel:	Le 25 juillet 1996
Avocats:	Roger J. Kergoat pour l'appelant Douglas G. Curliss pour l'intimée

24913 *The Workers' Compensation Board and The Government of Saskatchewan v. Elaine Pasiachnyk et al*

Administrative law - Labour law - Judicial review - Jurisdiction - Workers' compensation - Whether an employer is vulnerable to legal action taken by an employee injured in the course of employment if the employer acts in two or more capacities - Whether the standard of review in the case of a tribunal with a strong privative clause is patent unreasonableness or correctness - Whether judicial deference should be given to a decision of the Workers' Compensation Board that an action by a worker against an employer is barred.

A number of persons were either injured or killed when a crane fell over on a construction site. The site was owned and occupied by SaskPower; Pro-Crane Ltd. was lessor of the crane. Two of those persons were employed at that site, and all were employees of one of the subcontractors. The injured persons and the dependants of the persons who were killed (the Respondent-Plaintiffs), alleged, *inter alia*, that the Government had failed to properly inspect the crane. They launched a civil action, claiming that the action arose in a non-employment relationship and avoided the bar in the *Workers' Compensation Act*. The defendants claimed that the civil action was barred. The Government, Pro-Crane and SaskPower applied to the Workers' Compensation Board for, among other things, a determination of whether the civil actions were barred by the *Act*. The Respondent-Plaintiffs applied for an order of prohibition to prevent the Board from making such a determination.

The Saskatchewan Court of Queen's Bench dismissed the application. The Saskatchewan Court of Appeal dismissed an appeal by the Respondent-Plaintiffs, in part because they found that the Workers' Compensation Board had jurisdiction to determine whether the actions against the Government, Pro-Crane and SaskPower were barred by the *Act*.

The Workers' Compensation Board held that the actions against the Government, Pro-Crane and SaskPower arose in employee/employer relationships, and were therefore barred by the *Act*. The Respondent-Plaintiffs applied for judicial review, and the Saskatchewan Court of Queen's Bench dismissed the application. The Respondent-Plaintiffs appealed, and Pro-Crane, SaskPower, the Government of Saskatchewan and the Attorney General of Saskatchewan were intervenors in the appeal. The Saskatchewan Court of Appeal allowed the appeal.

Origin of the case:	Saskatchewan
File No.:	24913
Judgment of the Court of Appeal:	June 15, 1995
Counsel:	Robert G. Richards for the Appellant Board W. Brent Cotter, Q.C. for the Appellant Government E.F.A. Merchant, Q.C. for the Respondents Gary Semenchuk, Q.C. for Pro-Crane Inc. Richard Rendek, Q.C. for Sask. Power Corp.

24913 *The Workers' Compensation Board et le gouvernement de la Saskatchewan c. Elaine Pasiechnyk et autres*

Droit administratif - Droit du travail - Contrôle judiciaire - Compétence - Indemnisation des accidents du travail - Un employeur peut-il faire l'objet d'une action en justice intentée par un employé blessé pendant son travail si cet employeur agit à deux titres ou plus? - Dans le cas d'un tribunal administratif assujéti à une forte clause privative, la norme de contrôle est-elle celle du caractère manifestement déraisonnable ou celle de la décision correcte? - Y a-t-il lieu de faire preuve de retenue judiciaire relativement à une décision de la Workers' Compensation Board (la Commission) selon laquelle il est interdit à un travailleur d'intenter une action contre un employeur?

Un certain nombre de personnes ont été blessées ou tuées lorsqu'une grue s'est renversée sur un chantier de construction. Ce chantier appartenait à SaskPower et était occupé par elle; Pro-Crane Ltd. était locateur de la grue. Deux de ces personnes étaient affectées à ce chantier; toutes étaient des employés de l'un des sous-traitants. Les personnes blessées et les personnes à charge de celles qui ont été tuées (les demandeurs intimés) ont soutenu entre autres que le gouvernement n'avait pas fait une inspection appropriée de la grue. Elles ont intenté une action civile, soutenant que le litige avait pris naissance dans une relation de non-emploi, ce qui rendait ainsi inapplicable l'interdiction prévue dans la *Workers' Compensation Act* (la *Loi*). Les défendeurs ont soutenu que l'action civile ne pouvait être intentée. Le gouvernement, Pro-Crane et SaskPower ont notamment demandé à la Commission de déterminer si la *Loi* interdisait les actions civiles en question. Les demandeurs intimés ont demandé à ce que soit rendue une ordonnance visant à interdire à la Commission de rendre une telle décision.

La Cour du Banc de la Reine de la Saskatchewan a rejeté la demande. La Cour d'appel a rejeté un appel intenté par les demandeurs intimés en partie parce qu'elle a conclu que la Commission avait compétence pour décider si la *Loi* interdisait les actions contre le gouvernement, Pro-Crane et SaskPower.

La Commission a statué que les actions contre le gouvernement, Pro-Crane et SaskPower découlaient d'une relation d'emploi et étaient en conséquence interdites par la *Loi*. Les demandeurs intimés ont demandé un contrôle judiciaire; la Cour du Banc de la Reine de la Saskatchewan a rejeté cette demande. Les demandeurs intimés ont interjeté appel; Pro-Crane, SaskPower, le gouvernement de la Saskatchewan et le procureur général de la Saskatchewan étaient intervenants dans cet appel. La Cour d'appel de la Saskatchewan a accueilli l'appel.

Origine:	Saskatchewan
N° de greffe:	24913
Arrêt de la Cour d'appel:	Le 15 juin 1995
Avocats:	Robert G. Richards pour l'appelante W. Brent Cotter, c.r., pour l'appelant E.F.A. Merchant, c.r., pour les intimés Gary Semenchuk, c.r., pour Pro-Crane Inc. Richard Rendek, c.r., pour Sask. Power Corp.

BEFORE THE COURT:

Pursuant to Rule 23.1 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*, the following deadlines must be met before a motion before the Court can be heard:

Motion day : **April 21, 1997**
Service : March 31, 1997
Filing : April 7, 1997
Respondent : April 14, 1997

Motion day : **May 5, 1997**
Service : April 14, 1997
Filing : April 21, 1997
Respondent : April 28, 1997

DEVANT LA COUR:

Conformément à l'article 23.1 des *Règles de la Cour suprême du Canada*, les délais suivants doivent être respectés pour qu'une requête soit entendue par la Cour:

Audience du : **21 avril 1997**
Signification : 31 mars 1997
Dépôt : 7 avril 1997
Intimé : 14 avril 1997

Audience du : **5 mai 1997**
Signification : 14 avril 1997
Dépôt : 21 avril 1997
Intimé : 28 avril 1997

The Spring session of the Supreme Court of Canada will commence April 21, 1997.

Pursuant to the *Supreme Court Act* and *Rules*, the following requirements for filing must be complied with before an appeal will be inscribed and set down for hearing:

Case on appeal must be filed within three months of the filing of the notice of appeal.

Appellant's factum must be filed within four months of the filing of the notice of appeal.

Respondent's factum must be filed within eight weeks of the date of service of the appellant's factum.

Intervener's factum must be filed within four weeks of the date of service of the respondent's factum.

The Registrar shall inscribe the appeal for hearing upon the filing of the respondent's factum or after the expiry of the time for filing the respondent's factum

La session de printemps de la Cour suprême du Canada commencera le 21 avril 1997.

Conformément à la *Loi sur la Cour suprême* et aux *Règles*, il faut se conformer aux exigences suivantes avant qu'un appel puisse être inscrit pour audition:

Le dossier d'appel doit être déposé dans les trois mois du dépôt de l'avis d'appel.

Le mémoire de l'appelant doit être déposé dans les quatre mois du dépôt de l'avis d'appel.

Le mémoire de l'intimé doit être déposé dans les huit semaines suivant la signification de celui de l'appelant.

Le mémoire de l'intervenant doit être déposé dans les quatre semaines suivant la signification de celui de l'intimé.

Le registraire inscrit l'appel pour audition après le dépôt du mémoire de l'intimé ou à l'expiration du délai de signification du mémoire de l'intimé.

SUPREME COURT OF CANADA SCHEDULE
CALENDRIER DE LA COUR SUPREME

- 1996 -

OCTOBER - OCTOBRE						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
29	M 30	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	H 14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

NOVEMBER - NOVEMBRE						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
					1	2
3	M 4	5	6	7	8	9
10	H 11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

DECEMBER - DECEMBRE						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
1	M 2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	H 25	H 26	27	28
29	30	31				

- 1997 -

JANUARY - JANVIER						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
			H 1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

FEBRUARY - FÉVRIER						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
						1
2	M 3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	

MARCH - MARS						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
						1
2	M 3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	H 28	29
30	H 31					

APRIL - AVRIL						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	M 21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			
30						

MAY - MAI						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
				1	2	
4	M 5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	H 19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

JUNE - JUIN						
S	M	T	W	T	F	S
D	L	M	M	J	V	S
1	M 2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

Sittings of the court:
Séances de la cour:

Motions:
Requêtes:

Holidays:
Jours fériés:



18 sitting weeks / semaines séances de la cour
83 sitting days / journées séances de la cour
8 motion and conference days / journées requêtes, conférences
1 holidays during sitting days / jours fériés durant les sessions